

GABY MORLAY A PEUR DU CINEMA

L'ÉCRAN

Afrique du Nord,

par avion : 18 fr.

LE MOINS CHER
DE TOUS

15^F

LES HEBDOS
DE CINÉMA

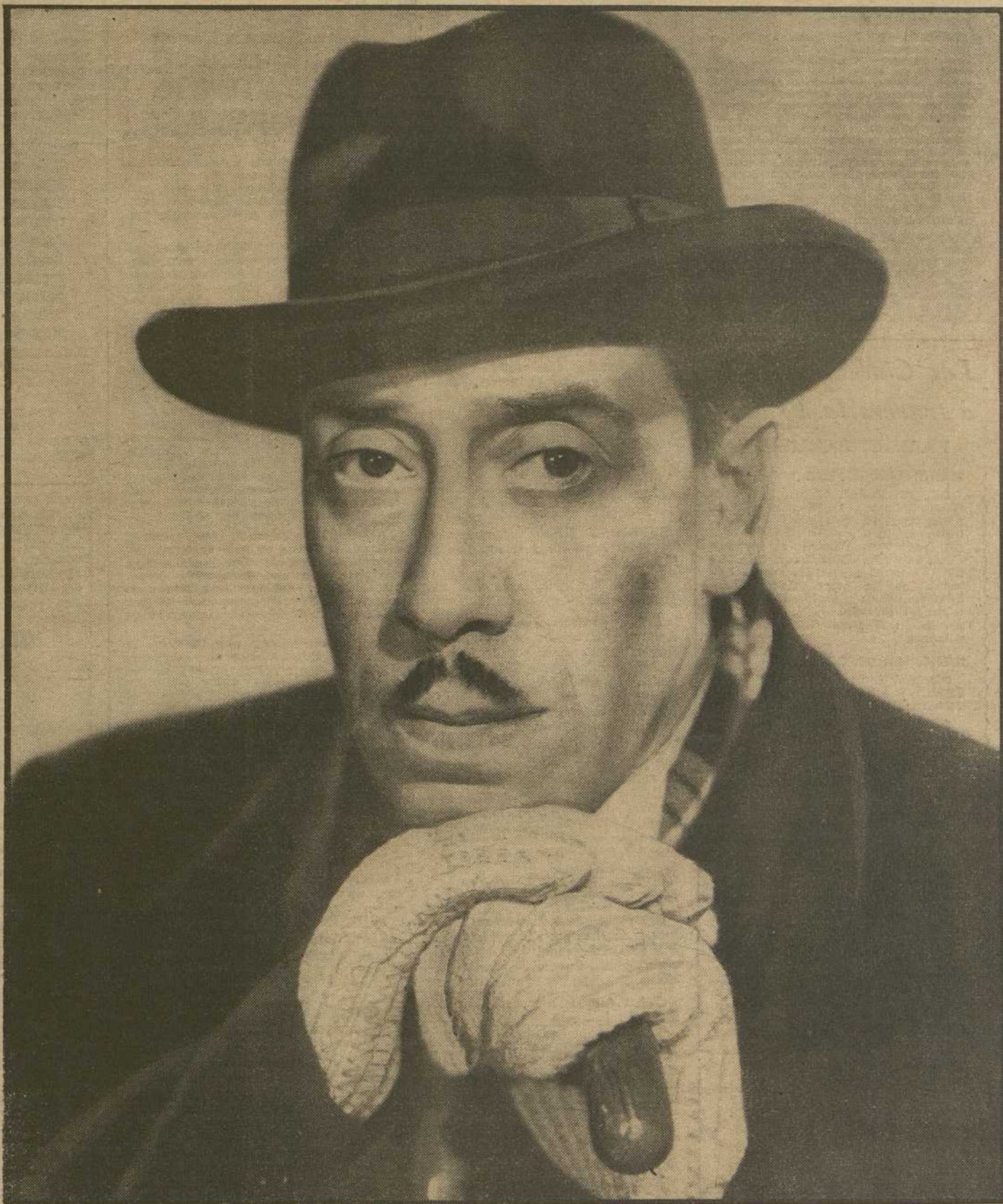
Suisse : 0 fr. 40

Belgique : 3 fr. 75

français

N° 174 : 26 Octobre 1948

L'HEBDOMADAIRE INDÉPENDANT DU CINÉMA ★ DÉFEND LE CINÉMA FRANÇAIS



FERNANDEL EST UN PERCEPTEUR BIEN ENNUYÉ (Voir pages 8 et 9)

DECOUVERTE du CINÉMA

Le Carnet du Club-Trotter

★ **SAVEZ-VOUS**, cher Jean Maltête, de Rennes (1), que les C.C. sont groupés en une fédération : la F.F.C.C., 2, rue de l'Élysée, à Paris. Que cette fédération se tient à la disposition de tous les candidats animateurs de clubs, pour les diriger, les conseiller, les aider ? Et que vous auriez le plus grand intérêt à vous adresser à elle, puisque aussi bien vous pourriez votre projet de fonder un C.C. à Rennes. Bon courage et tous nos vœux. Et le Club-Trotter espère avoir bientôt la joie d'annoncer la naissance du C.C. de Rennes.

★ **ROBERT LYNNEN**, on le sait, prête son nom prestigieux à l'un de nos C.C., les plus courageux (2). Nous vous avons parlé de ses efforts l'an dernier à plusieurs reprises, et sommes heureux de vous annoncer qu'il reprend cette année son activité, exactement le soir 26 octobre, avec un Festival de films sociaux polonais. Suite : sarcoptenne, L'Inondation et Conges payés. Ceci intéresse particulièrement nos lecteurs du dix-neuvième arrondissement, puisque le club fonctionne à leur intention. Soudain, qu'ils aient à cœur d'apporter à leur C.C. toute la sympathie que mérite cet effort intelligent, c'est-à-dire leur adhésion... et leur présence.

★ **LE PORTUGAL** est l'un des pays adhérents à la Fédération internationale des C.C. Adhésion de fait, et non seulement de principe. Car si deux clubs fondés l'an dernier dans ce pays ont eu, pour une raison ou une autre, une existence brève, le Belcine, à Lisbonne, et le Clube Portugues de Cinematografia, à Porto, ont

Les Ciné-Clubs à travers la France PARIS ET BANLIEUE

MARDI 26 OCTOBRE

C.C. 46 (Delta), 17 bis, boulevard Rochechouart : Le Navire en feu. ARGENTEUIL (Majestic) : Adieu, Léonard. C.C. UNIVERSITAIRE (21, rue Yves-Toudic) : Lumière d'été; Sept Ans de malheur. NEUILLY (Trianon) : Lumière bleue. LÉVRIERS : La neige. GENNEVILLIERS : Gala Charlot n° 1. C.C. ROBERT-LYNNEN (25, rue de Meaux) : Festival films culturels polonais.

MERCREDI 27 OCTOBRE

POISSY : Les Dieux du stade. ERMONT : La Mort du cygne. VENDREDI 29 OCTOBRE

C.C. DU VENDREDI (21, rue Yves-Toudic) : Toni.

SAMEDI 30 OCTOBRE

CINEUM (48, rue Saint-Didier) : Les Dieux du stade, Gala Charlot. CLUB FRANÇAIS DU CINEMA (Courcelles, 118, rue de Courcelles) : 17 h. 15 : Sonia. CERCLE CINEMA-TOGRAPHIQUE « Voir et Penser » (Centre Albert Thomas, à Surènes) : Non coupable.

PROVINCE

MERCREDI 27 OCTOBRE

EPERNAY (Palace) : Les Visiteurs du soir. COLMAR (Union) : L'Ombre d'un doute. NICE (Familial) : Le Million. La Tour. LE HAVRE : Anges du péché. BEZIERS (Trianon) : Emil et les détectives. GUERET : La Fin du jour.

JEUDI 28 OCTOBRE

MULHOUSE : Marius.

VENDREDI 29 OCTOBRE

REIMS (Familial) : Le Chemin du ciel; Rythme sur la ville. COULANCES : L'Esprit s'amuse. GRENOBLE : Lac aux dames.

SAMEDI 30 OCTOBRE

SAINT-ETIENNE (Normandie) : Un Chapeau de paille d'Italie. EPINAL (Majestic) : Extravagant M. Deeds.

MARDI 2 NOVEMBRE

VANNES : Extase. SETE : La Ville dorée.

substitués. Cependant ce dernier est jusqu'à présent le seul C.C. portugais dont l'existence ait été officiellement reconnue. Il a repris son activité en octobre, avec la projection du film de Pabst : Don Quichotte. Parmi les programmes des séances à venir, citons The Southern-ner, de Jean Renoir; Un Carnet de bord, de Jean Duvivier; Faust, de Murnau, et une longue série de films de Chaplin, depuis ses débuts jusqu'à nos jours, pour une étude de l'œuvre de Charlot.

Mais ici ne s'arrêtent pas les activités du club de Porto. Ajoutez-y une séance hebdomadaire à la radio et la publication prochaine d'une série de Cahiers de diffusion cinématographique, dont le premier (qui étudiera les tendances mo-

dernes du cinéma en France, en Angleterre, en Italie et en Suisse) sortira à la fin de ce mois. Et, pour l'avenir, Alvaro Costa, président de ce club, envisage de proposer son concours à la création de C.C. dans les grandes villes du Portugal, dans le but d'élargir ce mouvement de culture cinématographique. La première des villes ainsi choisies sera Coimbra, dont on sait assez l'importance en tant que ville universitaire.

FILMEAS FOGG.

(1) Jean Maltête, rue Douai, Châteaurenard (Hle-et-Vilaine).

(2) C.C. Robert-Lynnen. Animateur : R. Valette, 76, boulevard Sérurier (19^e). Séances : au « Riviera », rue de Meaux.

LE SCANDALE...

Au Lycée Voltaire, on prépare l'I.D.H.E.C...

N'EST-IL pas singulier — pour ne pas dire plus — que L'Ecran français se trouve, une fois de plus, seul de toute la presse cinématographique à défendre une cause généreuse, une cause française ? L'I.D.H.E.C. se meurt, l'I.D.H.E.C. est morte ! Et aucune voix ne se joint à la nôtre pour protester contre ce crime ! Ohé, confrères ! qu'attendez-vous pour nous aider à soutenir ce combat désintéressé, vous qui savez si bien vous vanter de vos tirages « européens » ?

Du moins nos lecteurs — ceux de la première heure comme ceux, de plus en plus nombreux désormais, qui viennent à nous — apprécient-ils, dans cette occasion comme en maintes autres, l'effort que nous avons fait depuis toujours en faveur du cinéma français.

Témoin cette lettre que M. Ange Casta nous adresse d'Aix-en-Provence et qui nous prouve combien notre action est utile...

JE viens de lire à l'instant vos articles consacrés à la situation de l'I.D.H.E.C.

Ils ont fait naître en moi une lueur d'espoir.

Depuis plusieurs années, en effet, tout en poursuivant des études de lettres, je me destine à la branche technique du cinéma. C'est, je crois, pour moi, une véritable vocation, à telle enseigne que je me sens incapable de m'orienter, éventuellement, vers une autre carrière.

Déjà toute l'année dernière, je me suis préparé au concours d'entrée de la section « réalisation » de l'I.D.H.E.C., qui a eu lieu au mois de juin dernier. Des raisons personnelles m'ont, hélas ! empêché de m'y présenter. Je comptais donc porter tout mon effort vers le concours de 1949. Je dois d'ailleurs passer l'année à Paris, afin d'obtenir de plus grandes facilités de travail.

Or, voici quelques semaines, j'apprenais la situation désespérée de l'I.D.H.E.C. et la suppression, à peu près certaine, du concours de l'année prochaine.

C'était pour moi une véritable catastrophe !

Aussi m'étais-je décidé, quitte à rencontrer plus de difficultés et à mettre plus de temps, à employer la méthode empirique : devenir assistant d'un assistant d'un assistant.

Vos articles m'ont redonné un peu de courage. Je vous en remercie. Quelqu'un, donc, ose s'occuper enfin de l'I.D.H.E.C.

Soyez certain que beaucoup, comme moi, sont avec vous !

L'I.D.H.E.C. est une « grande école ». Il n'y a guère que les « pouvoirs publics » pour l'ignorer. Une classe préparatoire au concours d'entrée à l'I.D.H.E.C. vient d'être créée au lycée Voltaire.

Le proviseur de ce lycée et quelques-uns de ses collaborateurs se sont donnés que les étudiants désirant préparer l'I.D.H.E.C. soient obligés de le faire seuls. Il existe depuis longtemps des classes qui préparent à Saint-Cyr, à l'École Centrale, à Polytechnique. Rien de semblable pour l'I.D.H.E.C. L'oubli est, aujourd'hui, réparé.

A partir du 15 novembre, trente élèves environ inaugureront ces cours qui comprendront : 4 heures de littérature française et étrangère, 2 heures d'histoire et géographie, 3 heures d'histoire des arts, 2 heures de psychologie, sociologie et morale, 1 heure d'anglais, 1 heure de droit et comptabilité, 1 heure d'analyse et critique de films, 1 heure de physique et chimie, 1 heure d'éducation musicale. Tous ces cours seront conçus dans l'optique du cinéma.

Le cours de morale, par exemple, mettra les élèves en face de leurs responsabilités futures. Des conférenciers, metteurs en scène, dialoguistes, seront invités pour expliquer aux futurs cinéastes les difficultés pratiques de leur métier, pour freiner les enthousiasmes trop aveugles.

Pour se familiariser avec l'histoire du cinéma, les élèves assisteront aux cours d'initiation organisés par l'Académie de Paris sous l'égide de l'I.D.H.E.C.

Pour entrer dans cette classe, il faudra :

1° Être Français ; 2° avoir les deux baccalauréats ; 3° passer un petit examen qui comprendra une composition française, un « devoir de cinéma » et un exercice oral ; 4° n'être pas âgé de plus de 21 ans au 31 décembre 1948 (pour éviter les vocations tardives).

Dernière minute

Au moment de mettre sous presse, nous apprenons qu'une solution provisoire interviendrait dans le problème de l'I.D.H.E.C. M. Marcel L'Herbier, son président-fondateur — dont on ne saurait trop souligner, en l'occurrence, l'acharnement et l'efficacité — aurait obtenu, du représentant du Gouvernement au conseil d'administration de notre Institut des Hautes Etudes Cinématographiques, l'autorisation d'engager les dépenses nécessaires à la location et à l'aménagement d'un local qui abriterait l'I.D.H.E.C. au moins durant l'année universitaire qui s'ouvre ces jours-ci. Les cours reprendraient donc, aussi rapidement que possible, après le 15 novembre dans un hôtel particulier proche de l'Étoile. Espérons que cette nouvelle se confirmera dans les jours à venir, en attendant l'installation définitive de l'I.D.H.E.C. dans un local digne de son prestige...

... de l'I.D.H.E.C.

LES ARTISTES ET ÉCRIVAINS du pays minier n'oublient pas les mineurs

Après quelques semaines passées chez les mineurs, la grève actuelle ne nous apparaît point comme une simple affaire de salaires mais comme une réaction normale contre les conditions faites à cette profession et qui constituent une anomalie. La mécanisation intensive des houillères a pu accroître le rendement. Elle a, du même coup, multiplié les risques d'accidents, les maladies professionnelles et a accéléré à un rythme presque incroyable l'usure du matériel humain. Il est exact que le mineur est souvent fier d'exercer un métier périlleux et pénible. On peut donc applaudir à son sacrifice ou l'encourager dans ses revendications. Pour l'instant, il nous paraît urgent et juste de le soulager dans sa misère.

René LEFEVRE (acteur), Pierre BRASSEUR (acteur), Edouard PIGNON (artiste peintre), Jean DESAILLY (acteur), Marcel GROMMAIRE (artiste peintre), Jean WIENER (compositeur), Louis DAQUIN (metteur en scène), Roger VAILLANT (écrivain), Jean AMBLARD (artiste peintre), GUILLEVIC (poète), Madeleine RIFFAUT (poète).

Les soussignés, originaires des régions minières ou ayant exercé leur profession dans les bassins houillers, font appel, en toute connaissance de cause, aux initiatives pour organiser des soirées, des collectes dont le profit sera adressé à la caisse centrale de secours des mineurs.

Au nom du Comité de Défense du Cinéma Français, Mme Françoise ROSAY et Mlle Simone SIGNORET vous prient de bien vouloir assister à une grande réunion réservée aux adhérents du VII^e arrondissement, au cours de laquelle seront projetés les films :

UNE VIE DE CHIEN de CHARLOT et GOEMONS de Yannick BELLON (Grand Prix de la Biennale de Venise) Cette réunion aura lieu : DIMANCHE 31 OCTOBRE 1948, à 10 heures du matin au Cinéma ST-DOMINIQUE 99, rue Saint-Dominique.

Pr. CORRESPONDANCE fait d'AMIS en France, Angleterre, États-Unis, Etc. avec timbre : FRIENDSHIP CLUB, 22, rue Maréchal-Foch, Versailles.

SOCIÉTÉ D'HORLOGERIE DU DOUBS 106, RUE LAFAYETTE - PARIS

WATERPROOF STAINLESS 2.522 1^{er} Bon de Garantie contre mandat joint à la commande LA MONTRE DE QUALITÉ

LF 1 Montre-bracelet dame, verre optique très bombé... 3.485
LF 2 QUALITÉ LUXE... 4.485
LF 3 WATERPROOF STAINLESS Trottoir central rouge... 4.885
LF 4 ETANCHE DE LUXE ancre 15 rubis... 2.522
ETANCHE LUMINEUSE... 2.997

DU SCÉNARIO A LA MISE EN SCÈNE

PROPOS D'UN DÉBUTANT

par MARC-GILBERT SAUVAJON...

Comment diable l'idée vous est-elle venue de faire de la mise en scène ?

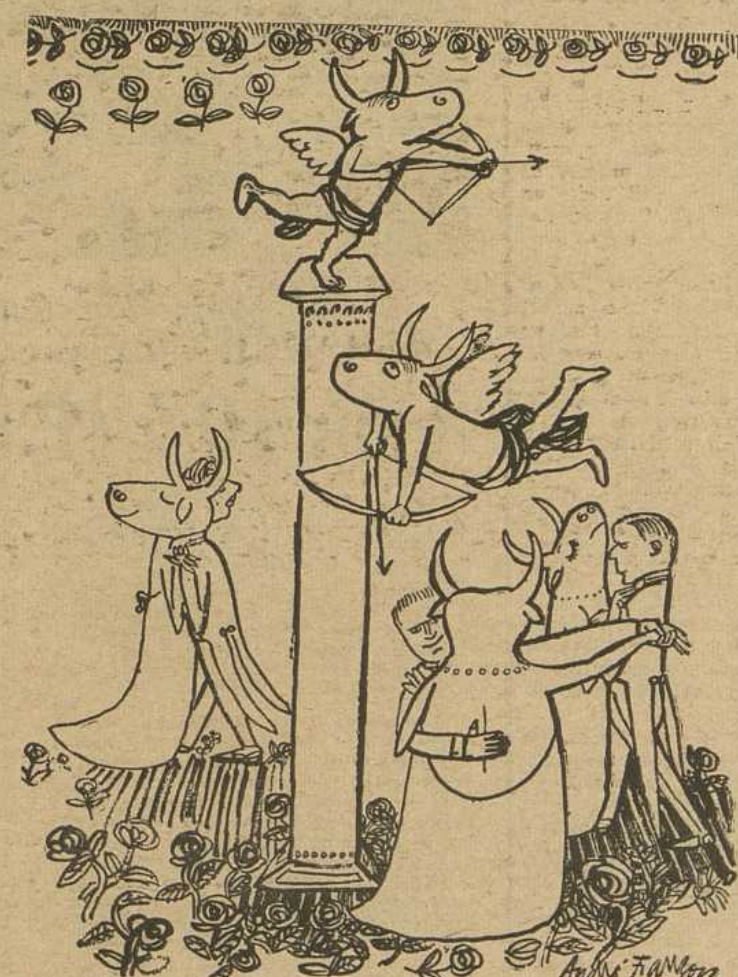
La question m'a été posée si souvent et sur des tons si divers, qui allaient de la simple curiosité à l'étonnement goguenard, que j'en suis arrivé à me la poser moi-même.

Comment diable l'idée m'est-elle venue de faire de la mise en scène ?

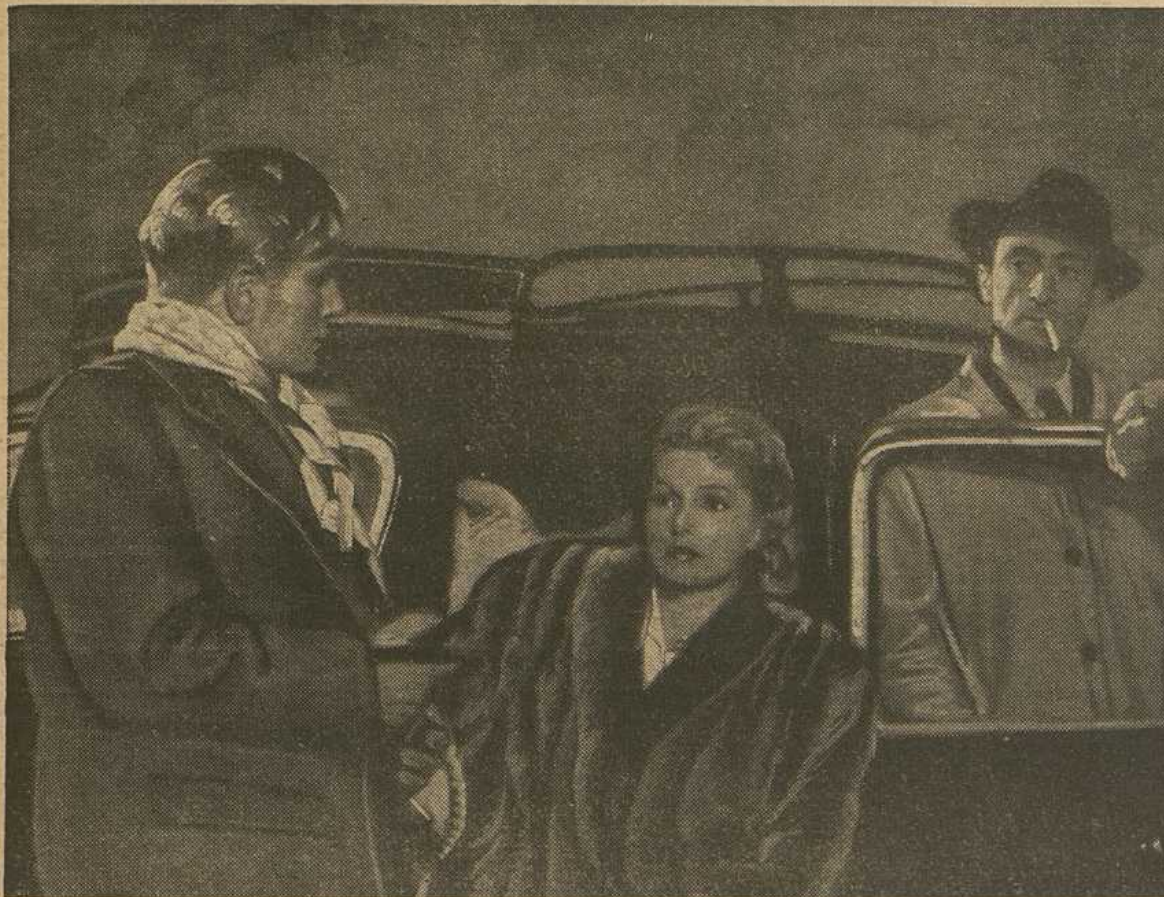
Allez donc savoir comment les idées vous viennent !

Je pourrais, bien sûr, affirmer que je suis né « avec », que les fées du 7^e Art s'étaient penchées sur mon berceau et qu'il n'était pas humainement possible que je fisse autre chose. Cela m'entourerait, aux yeux des gens crédules, d'une auréole de prédestiné tout à fait flatteuse. Je ne suis, hélas ! donc que pour les petits mensonges...

Le cinéma fut d'abord pour moi, trois fois par semaine, l'occasion de faire des ronds à la surface, par trop unie, de mon existence de petit garçon bourgeois. J'accrochais mes rêves de jeune provincial aux selles des premiers cow-boys du Texas puis, plus tard, aux regards vampirisés des belles



... QUI CONDUIT LE « BAL CUPIDON »



Simone Renant et Pierre Blanchard sont les vedettes du « Bal Cupidon ». (Photo Roger POUTREL.)



Pendant qu'il écrivait cet article...

ténébreuses de la caméra. Et si j'en avais, de mon fauteuil à trois francs, les heureux mortels qui faisaient vivre ce monde de lumière et qui y vivaient, c'était à la seule pensée qu'ils avaient le droit — je n'en doutais pas une seconde ! — de toucher les lèvres de Mary Pickford ou de dormir contre l'épaule de Mary Glory quand l'envie les en prenait !

Le metteur en scène demeurait, dans mon imagination, un monsieur extrêmement riche et vêtu de couleurs voyantes aux pieds duquel vivaient, soumises et palpitantes, les princesses lointaines de l'écran. Il ne se déplaçait qu'en Rolls-Royce au milieu de l'admiration respectueuse des foules massées sur le bord des routes et se nourrissait exclusivement de caviar dans des endroits chics.

On est bête quand on est jeune !

Il eût été vain, à cette époque, de vouloir me convaincre qu'il y avait de mauvais films. Le film était pour moi un envoiement brutal et sans limite, un philtre interminable que je buvais les yeux ouverts dans une sorte de frénésie immobile. Il me fallait ensuite des heures pour reprendre un juste contact avec les choses et les gens de ma vie quotidienne.

Peut-être est-ce tout simplement cela que, sans trop le savoir, j'essayais de retrouver aujourd'hui ? L'enchantement de ma jeunesse...

Je n'ai en tout cas abordé le cinéma comme dialoguiste, en 1942, qu'avec l'arrière-pensée d'être un jour metteur en scène. Je le suis. Le serai-je encore ? C'est une autre question !

En tout cas, j'aurai eu ma chance, une vraie chance pleine et drue ! Elle s'appelle Simone Renant. Elle s'appelle Pierre Blanchard. Elle s'appelle Maria Mauban, Henry Crémieux, René Blancard, Yves Vincent, François Joux...

J'en saute mais je n'en oublie pas.

Elle s'appelle « Bal Cupidon ».

Le bal le mieux fréquenté du cinéma français !

Ceci dit, comment diable l'idée m'est-elle venue de faire de la mise en scène ?...

La semaine prochaine :

DU COLLÈGE A LA MATERNELLE par Marie DÉA

Louis SALOU n'est plus...

ALORS qu'il venait tout juste de terminer simultanément deux films en Italie, *Fabiola* et *Les Amants de Vérone*, Louis Salou est mort jeudi matin. Trouvé sans connaissance, mercredi soir, à son domicile de la rue de Rennes, le grand acteur fut transporté d'urgence dans

une clinique où les médecins diagnostiquèrent un empoisonnement, sans pouvoir en discerner la cause. Louis Salou est mort jeudi, à 4 heures du matin, sans avoir repris connaissance. Ses obsèques auront lieu aujourd'hui mardi après-midi, dans l'intimité.



(Photo Roger CORBEAU.)

AVEC Louis Salou, c'est l'un des acteurs les plus personnels du cinéma français qui disparaît. En dehors de ses qualités propres de comédien, de son talent, il avait un style, ce qui est plus important que tout ! Sa voix était inimitable, aussi singulière, aussi « typée » que celle de Jouvet ou de Michel Simon ; on ne l'entendait que depuis quelques années au cinéma car il était venu tard au studio, mais cette voix martelée et coupante laissera longtemps dans les salles obscures les échos de son timbre.

Comme tant d'autres, il vint à l'écran par le théâtre et il fit ses classes d'acteur dans la meilleure école du monde, celle de Georges Pitoeff, le vétéran héroïque de cette troupe qui fut sans doute le plus pur mouvement théâtral de l'entre-deux-guerres ! Il resta le compagnon fidèle de Georges Pitoeff aux heures difficiles de Genève et de Plainpalais, de cet homme dont Jean Choux — un autre souvenir de cinéma qui nous est cher — écrivait en 1922 :

« Dans Champel, un soir, passe une ombre mince ; c'est un homme las qui remonte à pas lents de la ville... »

Il joua dans la plupart des pièces que monta Pitoeff à Paris et notamment dans *Six personnages en quête d'auteur* où il était remarquable et profondément pirandellien.

Puis les metteurs en scène de cinéma commencèrent à s'intéresser à lui et à son talent, si peu banal, qui le situait toujours très en relief dans toutes les pièces qu'il jouait. On lui confia des rôles épisodiques, d'abord, et dans de nombreux films on pourra retrouver sa silhouette un peu raide et corsetée, passant furtivement entre les vedettes et les décors. Mais c'est à Marcel Carné qu'il dut d'entrer enfin au cinéma par la grande porte dorée. Dans *Les Enfants du paradis*, sa création est admirable et l'on reverra longtemps encore sa coiffure plate et son visage impassible traverser les amours de Pierrot-Debureau et de Garance.

Bonnie et Clyde, où il fut l'officier prussien implacable. Seul dans la nuit où il traça une extraordinaire figure de clochard-témoin, et le professeur à double face de *La Vie en rose*, le prince Ernest V de *La Chartreuse de Parme*, le gangster de *Carrefour du crime*, demain le procureur taré des *Amants de Vérone*, tels seront ses rôles les plus marquants. Depuis qu'il avait accédé au rang des vedettes de l'écran, il avait un peu délaissé le théâtre. Il doit au cinéma, d'ailleurs, un curieux rajeunissement ! A la scène, il avait joué surtout des rôles de composition et quand on le vit à l'écran pour la première fois sous ses traits véritables, on fut frappé de sa jeunesse. Tous ses rôles auprès de Pitoeff avaient masqué le jeune homme qu'il était. Il disparaît aujourd'hui ayant terminé il y a huit jours à peine *Les Amants de Vérone*, et laissant inachevées quelques scènes de *Fabiola*. Il devait repartir pour Rome incessamment.

Louis Salou était un être secret, solitaire, extrêmement sensible et fin. Ceux qui l'ont connu gardent de lui le souvenir d'un être qu'ils n'ont jamais connu. C'était un acteur inquiet, troublé, curieux, replié en lui-même. Il ne se livrait jamais, c'était un comédien discret, sans façade. Un artiste authentique, en somme... R. R.



Troisième projection-témoin de L'ECRAN français :

8 sur 10 à « Paysans noirs »

LA troisième projection témoin de L'ECRAN français a eu lieu le dimanche 17 octobre, avec le film de Georges Régner *Les Paysans noirs* qui, on le sait, avait été sélectionné pour la Biennale de Venise (où il a d'ailleurs obtenu une médaille de l'Institut national du cinéma italien).

A l'issue de notre projection, ce film a obtenu la moyenne de 8,06 sur 10.

Comme d'habitude, les professions les plus diverses étaient représentées dans notre public avec pourtant une majorité d'étudiants. Nous avions quatre représentants de commerce, quatre employés de bureau, deux médecins, trois musiciens — dont Mme France Vernillat, harpiste, que nous entendons souvent à la radio et mère de la petite Françoise Vernillat — deux sténo-dactylos, deux professeurs de philosophie, un sapeur-pompier, un homme de lettres (M. Louis Raymond Lefèvre de chez Gallimard), un concierge d'hôtel, un directeur commercial, un bijoutier, un assistant réalisateur (M. Jacques Carré), un ingénieur aéronautique, trois dessinateurs, un professeur de couture, un manœuvre, un correcteur, un fleuriste artificiel, un céramiste, etc.

Au cours de nos deux premières projections-témoins, avec *Dédée d'Anvers* et *Il pleut toujours le dimanche*, c'était l'interprétation qui avait été jugée la meilleure par nos spectateurs témoins, suivie de la mise en scène et de la photographie.

Cette fois-ci, pour *Les Paysans noirs*, c'est la photographie (1) qui se classe en tête, suivie de la mise en scène et de l'interprétation, puis de la musique et enfin du scénario et du dialogue.

Nous comptons dix-neuf spectateurs de treize à vingt ans, vingt-trois de vingt et un à vingt-cinq ans, sept de vingt-six à trente-cinq ans, quatorze de trente-six à quarante-cinq ans et cinq au-dessus de quarante-cinq ans.

UNE NOUVELLE SAINTE-ALLIANCE DU SON

MARDI dernier, la société des disques Pyral a présenté à la presse et aux techniciens du son une nouvelle « bande magnétique ». Le fait en soi est significatif de l'évolution en cours dans le domaine de l'enregistrement : devant une concurrence qui pourrait leur être fatale, les maisons de disques (c'est aussi le cas de Pathé-Marconi) adoptent le procédé magnétique qui serait donc celui de l'avenir.

Ce glissement aura-t-il une incidence sur le cinéma ? C'est fort possible. La bande magnétique, miraculeuse de maniabilité et maintenant portée à un degré de qualité, ne peut que perfectionner la bande traditionnelle. Le fait est qu'elle pourra être très utile pour toute sorte d'enregistrements « primaires » du son d'un film.

Méthode qui, d'ailleurs, a déjà été employée efficacement avec le disque. Notamment pour *Paysans noirs*, dont tous les sons originaux ont été gravés par André Didier sur disques à enregistrement direct (dits « souples »), et le résultat est remarquable. J. T.

Soucieux d'une objectivité absolue, voici une sélection des appréciations — bonnes et mauvaises — données par nos spectateurs témoins :

« Attachant par l'authenticité et la simplicité de ton. Ni bavardage, ni grandiloquence, mais vérité. (M. Lionel Boulle, étudiant musicien.) »

« Style assez pesant, didactique, bien pensant « catéchisme ». (Mme P. Gerreau, étudiante.) »

« Profondément émouvant parce qu'authentique. Grande sobriété. Rigueur dans la forme comme dans le détail. Sonorisation remarquable. On goûte fort l'absence du couplet patriotico-sentimental. (M. Francis Dhomont, compositeur.) »

« Intelligent scénario permettant de présenter un documentaire magnétique et attrayant. (M. André Arnaud, ingénieur.) »

« Intéressant, considéré comme documentaire. Exaspérant autrement. (Roland Vigneron, sans profession.) »

« Le film peut rendre en salle de quartier, plus à cause de la nouveauté du milieu que du sujet. (M. Charles Stanuski, agent des services publics.) »

« Film d'une originalité attrayante et qui réussit à ne pas lasser en dépit de l'originalité du sujet. (M. Daniel Antoine, représentant de commerce.) »

« Musique impossible à juger pour nous, mais bien utilisée. (M. Jacques Vilbois, sapeur-pompier.) »

« Enfin une « œuvre » coloniale ! (M. Jacques Carré, assistant réalisateur.) »

Citons enfin la lettre que Mme A. Laloy, à Paris, abonnée de notre journal, nous adresse à la suite de la présentation du film de Georges Régner :

« C'est avec plaisir que j'ai répondu à votre gracieuse invitation qui m'a permis d'aller admirer un très beau film : *Paysans noirs*. J'espère qu'il sera apprécié à sa juste valeur et que les difficultés qui ont émaillé sa réalisation seront vite oubliées devant un succès mérité. »

Nous avons malheureusement trop peu de films de cette valeur dans notre production actuelle et je ne peux qu'applaudir à votre initiative permettant à quelques privilégiés, pris au hasard parmi la foule anonyme, de pouvoir donner un avis forcément sincère sur une œuvre qui n'a subi encore aucune coupe et se trouve révélée de ce fait dans son intégrité absolue.

Je suppose que c'est en qualité d'abonnée de L'ECRAN que j'ai eu le privilège de me trouver, dimanche dernier, parmi les élus et ce n'est une raison de plus de me féliciter d'avoir adopté cet excellent journal cinématographique... »

(1) La photographie des *Paysans noirs*, qui est en effet remarquable, est de Roger Arrignon, directeur de la photographie, Edmond Séhon (caméraman) et Jacques Rogel et Jean Rabier (assistants).

Absent de Paris, Jeander n'a pu nous faire parvenir, cette semaine, ses « Découpages ». Nos lecteurs les retrouveront, ici, à partir de la semaine prochaine.

SIX JOURS ET UN DIMANCHE

Le joyeux enterrement de M. Barton a eu lieu dans l'intimité

L'ENTERREMENT de M. Barton a eu lieu à Neuilly, dans la plus stricte intimité, sous la direction de Charles Spaak, adaptateur et metteur en scène du « *Mystère Barton* ».

La cérémonie a duré trois jours et s'est déroulée dans la plus joyeuse atmosphère.

Il n'est pas d'usage de tourner dans une église, l'on se heurte ordinairement à une opposition, au moins temporelle des autorités ecclésiastiques.

Mais Spaak a découvert un temple protestant « à vendre ou à louer ». C'est par là qu'il a pu mener à bien son projet. Il a fait venir à la messe, car la clientèle de l'endroit est réduite à une vingtaine d'habitants, mais c'en était une bonne pour Charles Spaak, qui s'y établit aussitôt avec son matériel. Son équipement et lui furent reçus de façon charmante par le gardien qui s'étonna de les voir arriver timides et chuchotants, éteignant leurs cigarettes à l'entrée, et leur fit remarquer qu'ils n'offensaient personne en travaillant là.

Pour les mettre dans l'ambiance, il leur offrit sur l'autel un excellent whisky de derrière les surplis.

Is sont maintenant au studio de Saint-Maurice. Le goût du whisky a passé, mais, pour ne pas perdre celui des morts, on fait tourner les tables sous la direction technique du professeur Berkeley-Fernand Ledoux.

Celui-ci, aussi naturel en spirite qu'il l'a été dans ses cinquante-deux métiers qu'il a déjà exercés au cinéma : smoking, fléme, cheveux soigneusement roisés sur les tempes et sautoir dans les bras.

Les projecteurs laissent dans une pénombre toute cinématographique le salon intime et confortable de Françoise Rosay qui retrouve dans cet intérieur anglais ses souvenirs de « *Drôle de drame* ». Les spectes se multiplient dans le décor, mais sans qu'on puisse craindre de les voir s'égarer dans le paisible studio de Saint-Maurice : le professeur Berkeley est un fumiste, ses étonnantes révélations sont le fruit de ses observations et non du dialogue qu'il prend plaisir à suivre avec les âmes défuntes.

Le fantôme de Barton-Teynac est là. Avant de lui faire donner des indications sur son meurtre, le professeur s'amuse à provoquer un évènement chez Françoise Rosay, sa cliente, en lui faisant part des débordements de Georges Lannes, son époux.

Autour de la table, le visage contracté, sinon par la foi, au moins par l'anxiété, Madeleine Robinson, Jean Marchat, leur fille Loleh Bellon participent à l'évocation. Quant à l'histoire, je n'en dis rien pour répondre au vœu de Fernand Ledoux qui, sinon, me reprocherait de détruire l'effet de surprise.

Jean-Pierre DARRE



Le Mystère Barton fait de Fernand Ledoux un expert en tables tournantes... et un amateur de whisky. (Photo P. PARISOT.)

4 METTEURS EN SCENE et 10 VEDETTES...

ON tourne, depuis le 31 mai dernier, et selon la formule qui réussit si bien jadis à *If I had a million* (Si j'avais un million), et récemment encore à *Dead of night* (Au cœur de la nuit), un film à sketches sur la réadaptation des déportés et des prisonniers à la vie civile. Il s'agit de *Retour à la vie*, œuvre qui comportera cinq sketches réalisés par quatre metteurs en scène différents.

A l'exception du dernier sketch, qui n'est pas encore tourné — il sera écrit par Jean Ferry, dirigé par Henri Georges Clouzot et interprété par Louis Jouvet —, *Retour à la vie* est l'œuvre — scénario et dialogues — de Charles Spaak.

Par ordre de tournage, c'est *Tante Emma* qui vient la première. Réalisation de André Cayatte. Images de René Gaveau. Avec Bernard Blier, Jane Marken, Hélène Manson, Nane Germon, Lucien Nat. Tante Emma rentre de dépor-



« Tante Emma » : Nane Germon et Helena Manson.

tation et, dans sa famille, personne ne fait attention à elle, personne ne l'aide à se réhabituer à une vie normale. On exige seulement d'elle une signature pour un héritage. Dernière image : elle apprend que son chien est mort le lendemain de l'arrestation... Seul, le petit chien aimait Tante Emma...

Louis — réalisation de Jean Dréville, images de Louis Page —, c'est Serge Reggiani revenant de captivité et ramenant au village une jeune Allemande, Anne Campion, c'est la haine du village pour l'étrangère, c'est une tentative de



« Louis » : Cécile Didier, Reggiani et Anne Campion.

...évoquent le retour des prisonniers

★ **DIRECTEUR DE L'ORGANE CORPORATIF** « La Cinématographie française », qu'il avait contribué à créer, il y a trente ans, notre confrère Valéry Roger vient de mourir. Grand mutilé de la guerre 1914-1918, chevalier de la Légion d'honneur, il n'était âgé que de cinquante-deux ans. Que sa famille veuille bien trouver ici l'expression de nos très sincères condoléances.

★ **UNE DES COMÉDIENNES** les plus expressives de l'écran américain, Elissa Landi, n'est plus. Née le 6 décembre 1904, à Venise, elle vint au cinéma en Angleterre, il y a vingt ans, et tourna trente-cinq films parmi lesquels il faut

citer « *Bolivar* », « *The Yellow Ticket* », « *Sign of the Cross* », « *The Masquerader* », « *Koenigsmark* » (en France). Elle abandonna Hollywood en 1937 — un seul film depuis : « *Corridor* » (1943) — pour se consacrer au roman. Elle est décédée d'un cancer à l'hôpital Kingston, New-York.

★ **CORINNE CALVET** sera la partenaire de Burt Lancaster dans « *Rope of the Sand* ».

★ **ALDO VERGANO**, l'auteur du « *Soleil se lève encore* », tournera en Pologne « *Le Précipice du Diable* », qui illustre la vie des officiers et soldats appartenant aux troupes garde-frontières.

★ **FRANK CAPRA** prépare « *A Woman of distinction* », comédie de Ian Hunter et Hugo Butler.

★ **GEORGES ROLLIN** sera le curé d'Als dans « *Le Sorcier du Ciel* », scénario de René Jolivet, réalisation de Marcel Blis-tène.

★ **L'INSTITUT DE CINÉMATOGRAPHIE SCIENTIFIQUE**, dirigé par M. Jean Poinlevé, tiendra les 27, 28 et 29 octobre, à 15 heures et 21 heures, au Palais de la Découverte, son X^e Congrès du film scientifique et technique. Quarante films y seront projetés provenant de vingt pays participants.



« Antoine » Patricia Roc et François Périer.

suicide... Antoine — réalisation de Georges Lampin, images de Nicolas Hayer —, lui aussi était prisonnier et, à son retour, Antoine trouve une place de barman de nuit dans un hôtel de Wacs. Et notre Antoine-François Périer rencontrera la soldate Patricia Roc qui rêve de « faire le mur » ; hélas, la lieutenant Tanis Chandler les en empêchera, et demain François Périer sera barman de jour...

Le quatrième sketch, enfin, *René* — réalisation de Jean Dréville, images de Nicolas Hayer — commence à la gare



« René » : Azaïs et Noël-Noël.

d'Orsay le jour du retour du 1.500.000^e prisonnier. C'est Noël-Noël ; il reçoit une statue et s'empresse de retourner chez lui... Sa femme est partie, et l'appartement est occupé par une veuve de guerre et ses trois enfants. S'enquérant auprès d'un ami pour savoir comment rentrer dans ses meubles, on lui confie : un seul moyen, faire la cour à la veuve... Ce qu'il entreprend et ce qui réussit...

Drames des retours à la vie. Un grand sujet et même plusieurs grands sujets. La formule de quatre metteurs en scène différents trouve ici sa pleine justification. Pour évoquer le retour des prisonniers, pour brosser un tableau de l'après-guerre — tableau, il faut l'avouer, qui nous arrive avec un peu de retard ; les Italiens ont depuis longtemps traité ces problèmes —, il fallait s'appuyer sur des exemples. Tout comme Rossellini dans *Paisà*. Et un quatuor composé de Cayatte, Dréville, Lampin et Clouzot, c'est une garantie de qualité.

La belle prostituée de "Païsa" est à Paris



ELLE était à Paris incognito, depuis trois jours déjà. J'ignorais sa présence parmi nous, lorsqu'au cours d'une réception donnée par notre ami Marcello Pagliaro en l'honneur de l'excellente troupe italienne venue jouer au Théâtre Sarah-Bernhardt, j'ai vu paraître l'étonnante jeune droguée de Rome, ville ouverte, la belle prostituée désespérée de *Païsa*, interprète idéale de Rossellini et une des révélations les plus marquantes du cinéma italien de ces dernières années. J'ai nommé Maria Michi.

De retour de Londres, où elle présentait *Païsa*, Maria n'est restée que quelques jours, hélas, parmi nous. Mais elle sera bientôt de retour.

Depuis *Païsa*, Maria Michi a tourné avec succès *Preludio d'amore* de Giovanni Paolucci, *Fatalità* de Giorgio Bianchi, *L'Altra* de C. L. Braccaglia (avec Blanchette Brunoy) et enfin *La Châtrée de Parme* où son apparition était hélas trop furtive. Visage typique du nouvel écran italien — le visage féminin le plus expressif de la jeune génération transalpine — Maria Michi sera l'héroïne, début 1949, du prochain film de Vittorio de Sica, *Miss Pittsburg*. Mais auparavant, elle tournera chez nous, cet hiver. Nous serons heureux d'accueillir le mois prochain une telle comédienne dans nos studios. Et nous en reparlerons alors. Car elle le mérite tant.

FILMS ET VEDETTES 49 Aider le documentaire

nous dit Étienne LALLIER

...qui aborda le cinéma en 1921 à *Synchro-Ciné*. Il resta treize ans chez *De Hubsch* où il dirigea la production et devint réalisateur (avec *Histoire de la plus grande France*) avant de lancer la série des « 3 minutes » puis des « 5 minutes ». En 1939, il fonda les *Films Étienne Lallier*. Il a notamment produit *Tunisie*, seul de l'islam, *Le Tonnelier*, *Parle-bien* (en co-production avec la firme *L'Ecran Français*), *Goémon*, *Les Feux de la mer*, *Lionnière*.

Le documentaire est un refuge pour ceux qui pensent avoir quelque chose à dire et qui veulent le dire librement. Hélas ! les conditions d'exploitation du documentaire sont déplorables. Le documentaire n'a pas de vie propre. Il n'a pas droit à l'affiche. Il est tributaire du grand film.

Un film de 600 mètres coûte aujourd'hui, au minimum, 1.500.000 francs. Et ceux qui se passionnent pour le documentaire le font par pur amour de l'art. D'ailleurs, les réalisateurs ou producteurs qui passent du court métrage au long métrage ont immédiatement un standing de vie déçu.

Il faudrait trouver un système pour que les documentaires soient aidés par

l'Etat dans la mesure des services qu'ils rendent. Car l'avenir du documentaire est prodigieux. On s'étonne que des financiers se précipitent vers de grands projets plus ou moins imbéciles, alors que le domaine du documentaire est encore presque inexploré. L'avenir du cinéma est au pays qui saura utiliser le cinéma dans tous ses secteurs.

Deux projets : *Le Géomètre* et un long métrage sur le Maroc.

R.M. THEROND et TACHELLA.

Le différend Carné-Universal

La Société Universal nous communique, en nous priant de l'insérer, la copie de la lettre que son directeur général, M. Salvo d'Angelo, a adressée au conseil d'administration de l'Association des Auteurs Films :

Messieurs, Nous avons lu, avec surprise et indignation, le communiqué que vous avez donné à la presse et que vous avez envoyé aux Ambassades et aux Autorités françaises.

Nous étions en droit de penser que l'autorité morale qui doit s'attacher à votre Association ne serait pas gâchée par vous. Nous ne pouvons qu'être étonnés de constater qu'après avoir entendu une seule des parties, « sous la foi du serment », il est vrai, vous avez cru possible de jeter le discrédit et le blâme sur notre Société.

Connaissant suffisamment la réputation de M. Carné, nous nous sommes abstenus de toute polémique dans la presse. Nous n'avons fait paraître qu'un seul communiqué en réponse aux déclarations de M. Carné et dans des termes très mesurés en nous basant uniquement sur les faits, sans aucun commentaire.

Nous n'avons fait connaître qu'un fait matériel ne pouvant aucunement nuire à quiconque et dans les termes que nous avons bien pesés, afin de ne pas augmenter le discrédit de M. Carné. Contrairement à M. Carné qui cherche, si visiblement, par les déclarations faites sur la place publique, à amener l'opinion et à influencer ainsi la décision à intervenir. Nous réservons nos explications sur la foi du serment ou non, aux arbitres librement choisis par chaque partie et, dans notre désir d'objectivité, nous avons désigné comme notre arbitre un avocat français.

En nous basant sur les déclarations de M. Carné vous avez cru possible de dire « qu'il n'est pas compatible avec la correction et la dignité les plus élémentaires, de laisser sans ressources, à Rome, un metteur en scène engagé par contrat, sans lui donner le défrayement qui lui aurait permis de regagner la France ». Il est vrai que ces déclarations ayant été faites sous la foi du serment, vous les avez prises pour l'expression de la vérité.

Pour donner un exemple de la véracité des déclarations de M. Carné, faites même sous serment, nous ne pouvons mieux faire que de vous communiquer la photographie de la lettre que nous lui avons adressée et dans laquelle nous lui proposons de lui avancer 80.000 francs pour son retour en France. M. Carné n'avait donc pas besoin d'aller chercher des amis « pour lui prêter des titres pour acheter son billet de retour afin d'éviter d'être rapatrié par l'Ambassade de France », ainsi qu'il l'a déclaré au journaliste de l'Ecran qui l'a interviewé.

D'autre part, cette impécuniosité de M. Carné apparaît comme invraisemblable car, en vertu de son contrat, nous lui avons versé à titre de salaires, dans l'espace de quelques mois, près de trois millions de francs, en plus des défrayements dont le montant dépasse le traitement d'un ministre. Ces défrayements qui étaient de 300.000 francs par mois pendant la première période et de 450.000 francs par mois dans la seconde période, devaient logiquement lui permettre d'avoir l'argent nécessaire pour le retour, tout en couvrant ses frais de séjour à Rome et ceux de son secrétaire particulier dans l'hôtel le plus luxueux de Rome.

Nous ne vous apprendrons rien en vous rappelant qu'il est dans les usages diplomatiques, ainsi que de la politesse la plus élémentaire, de ne pas publier une lettre avant qu'elle ne soit parvenue à son destinataire. Ne vous étonnez donc pas si nous suivons votre exemple.

Après ces quelques explications — qui doivent vous suffire, nous vous demandons de faire paraître dans les 24 heures une rectification dans tous les journaux dans lesquels ont paru votre communiqué et votre lettre, tous les deux outrageants pour notre Maison.

Signé : Salvo d'ANGELO.

LA FÉE DU THÉÂTRE

ELLE a tourné soixante-dix films. Soixante-dix films en vedette et depuis trente-trois ans.

Combien de comédiennes ont réussi ce miracle ? Etre premier rôle à l'écran, en 1915, dans *La Sundale rouge*. Et l'être encore aujourd'hui dans *Gigi*, de Jacqueline Audry, d'après Colette.

Ce miracle n'a pas de nom. Et s'il en a un, il ne peut se nommer que génie... Cette fée de l'art dramatique, et qui est peut-être la plus grande dame du théâtre contemporain, fut souvent louée. Bien avant moi, et par des noms plus prestigieux les uns que les autres, je le sais.

Mais je sais aussi qu'on ne louera jamais assez Gaby Morlay. Le public l'applaudira jamais assez celle qui l'aime et le divertit avec autant de talent depuis trente-cinq ans.

Grâce à ses créations théâtrales, Gaby Morlay est devenue une des reines de Paris, la plus sincère de toutes les reines de Paris.

Non, on ne louera jamais assez Gaby Morlay. La comédienne, d'abord, certes. Mais la femme aussi. Car la femme égale la comédienne. Et elle est peut-être moins connue.

Dans son domaine de Bougival, qui fut jadis celui de Tourguéniev et qui fut saccagé par les Allemands, Gaby Morlay mène une vie calme et saine. Avec ses six chiens — dont Bibiche, la chienne que l'on vit dans *Les Amants terribles* — elle se promène longuement chaque matin dans son immense parc.

Ce parc, elle le met généreusement à la disposition des patronages et des orphelinats. Et chaque jeudi *Les Frères* retentissent des cris et des jeux d'une troupe d'enfants, de gosses d'ouvriers pour la plupart, qui viennent trouver ici, grâce à Gaby Morlay, un peu d'air pur... L'été dernier, une colonie entière d'enfants campa dans sa propriété. Quand je vous disais que la femme égale pour le moins la comédienne.

Son dévouement pour les gosses la pousse à aller parfois voir ses propres films. Lorsqu'un de ceux-ci passe dans un des patronages dont elle s'occupe.

Car Gaby Morlay voit rarement ses films. Elle en a vu seulement une quinzaine, et toujours parce qu'elle y était plus ou moins obligée. Vous comprenez, m'a-t-elle expliqué, il est bien rare que je sois contente après la projection d'un de mes films. Alors, pourquoi me faire du souci inutilement ?

Elle va plus souvent voir les films des autres et estime, par exemple, que *Mon sieur Verdoux* ridiculise les Français. Malgré tout, Chaplin est encore le créateur cinématographique qu'elle admire le plus. *La Ruée vers l'or* est pour elle le plus beau film de l'histoire du cinéma. Elle a aussi un faible pour *Sous les Toits de Paris*, *Mon sieur Smith* au Sénat et *Brève Rencontre*, qui la bouleversent.

Elle pense des productions de Hollywood : *Les films américains* sont à peu près tous les mêmes. A quelques exceptions près, bien entendu, mais dans l'ensemble ils ne me plaisent pas. Je ne suis d'ailleurs pas faite pour la vie américaine. Je suis restée seulement huit jours aux Etats-Unis, au cours d'un voyage au Canada !

Gaby Morlay n'a pas toujours été bien employée à l'écran. Elle le sait et elle sait aussi qu'elle fut souvent exploitée. C'est pourquoi elle n'hésite pas

à avouer : J'aimerais être dirigée. Hélas ! le plus souvent les metteurs en scène n'ont pas. Ses films préférés : *Ariane*, jeune fille russe et *Après l'amour*.

A l'écran — comme à la scène — elle a toujours essayé de se renouveler. Des *Au Paradis des enfants*, en 1917, elle interprétait un rôle de compositrice. Gaby Morlay — qui en vérité n'était pas encore majeure — était au début du film une jeune fille de seize ans, et à la fin, une femme de quarante-quatre. Mon rôle dans « *Gigi* » est, lui aussi, extrêmement nouveau. En vérité, ajoute-t-elle, ce que j'aimerais jouer ce sont des rôles gais. J'en ai trouvé quelques-uns dans ma carrière : *Les Amants terribles*, *Le Roi*, *Les Amants du Pont Saint-Jean*. Hélas ! ils n'ont jamais eu de suite... et les producteurs s'imaginent bien souvent que je suis venue au monde pour faire pleurer les gens. Après le succès du « *Voile Bleu* », on me proposa au moins cinquante scénarios du même genre.

Sa résistance au travail est extraordinaire. Elle peut facilement travailler dix-neuf heures et en dormir cinq seulement. Cette endurance, elle la doit au sport. Gaby Morlay les pratiqua tous : cyclisme, équitation, automobilisme, natation, etc. Elle a présenté sur scène,



GABY MORLAY

qui n'écrira pas ses mémoires, et a tourné 70 films, vous confie pourquoi elle a toujours eu peur du cinéma...



« Les Amants du Pont Saint-Jean ».

lors de galas, des numéros de fil de feriste et de trapéziste. Elle est la seule vedette française sachant conduire un dirigeable. Gaby Morlay est, en effet, titulaire depuis 1919 d'un brevet de pilote dirigeable.

Lorsqu'elle ne joue pas sur scène ou ne tourne pas, elle quitte rarement les Frères. Parfois seulement pour se délasser au music-hall (elle admire Edith Piaf). Parfois encore pour se rendre à un concert classique.

Elle lit énormément, ne peint pas, mais écrit, par contre. Elle termine un livre sur sainte Pélagie, patronne des comédiennes et qui demeurerait à Antioche. Elle n'écrit pas ses mémoires : On ne dit jamais la vérité dans les livres de souvenirs. On ne peut pas les lire.

Ses six chiens ne sont pas des chiens de race. Mais, dit-elle, ce sont les plus



« Trois garçons et une fille ».

intelligents et les plus reconnaissants. Toute sa vie, Gaby Morlay a vécu à la campagne, ou presque. Elle ne peut se passer d'un jardin. Elle habita longtemps à Boulogne, rue des Tourelles, et puis, un beau jour, elle voulut venir vivre à Paris et s'installa deux étages au boulevard.

Levraud Suchet... Dix jours plus tard, Gaby Morlay avait son appartement et s'en allait vers Bougival. Blanche Fumoleau, née à Angers (et non à Biskra, à Saint-Michel-en-l'Herm ou en Sicile, comme tant de journaux le racontèrent), à reçu la Légion d'honneur, mais son foudroyant succès ne lui fit jamais la tête. Gaby de Morlay ne resta pas longtemps aux Capucines à chanter : « Je suis le hour. Qui s'y frotte s'y pique. » Quelques mois plus tard, le théâtre s'empara de cette jeune fille de dix-sept ans. Et bientôt les plus grands auteurs de théâtre contemporains écrivaient pour elle.

Le théâtre a trop comblé Gaby Morlay. Ou plutôt c'est le cinéma qui ne s'est pas montré assez généreux vis à vis de Gaby Morlay. Et c'est peut-être ce qui explique la méfiance et peut-être

le dédain de Gaby Morlay envers le cinéma, lorsqu'elle déclare : Entre le théâtre et le cinéma, il y a pour moi la même différence qu'entre le jour et la nuit ! Au cinéma, et il en sera toujours ainsi, en raison des conditions de tournage, vous ne pouvez pas avoir un sentiment « vrai du fond ». D'autre part, les techniciens, au lieu de mettre en valeur l'interprète par rapport à son texte ou à son jeu de physionomie, préfèrent bien souvent ignorer les images. S'il y a un ruse à côté de vous, dans le décor, vous pouvez être sûr que le premier soin du chef-opérateur sera de le mettre en valeur !

Avant de quitter Gaby Morlay — qui après *Gigi* partira en tournée en Belgique, Suisse, Espagne et Portugal, avec *Quadrille* de Sacha Guitry et une pièce non encore choisie d'Henry Bernstein — je lui ai demandé : Pensez-vous que la vie vous ait apporté tout ce que vous désirez ? Elle m'a répondu en souriant : Si je le pensais, je n'aurais plus qu'à me suicider ! Gaby Morlay n'a pas fini de nous surprendre, aussi bien au cinéma qu'au théâtre. Souvenez-vous de sa truculente création, l'an dernier, dans *Les Amants du Pont Saint-Jean*. Demain, ce sera *Gigi*, un nouveau miracle. Je vous donne rendez-vous à la première de *Gigi* !

TACHELLA.

ON TOURNE EN FRANCE

Vous trouverez désormais chaque semaine, dans l'Ecran français, un tableau complet des films en cours de tournage et en préparation, ainsi que les adresses des studios et des maisons de productions.

EN TOURNAGE A	FILM	REGISSEUR	REALISATEUR	PRODUCTEUR
SAINT-MAURICE 7, rue des Réservoirs, Ent. 38-40.	La Veuve et l'Innocent.	J. Desmonceaux	André Cerf	L.P.C. 15, avenue Montaigne. Bal. 26-49.
	Le mystère Barton.	Koura	Ch. Spaak	Alkam-Radio-Cinéma 6, rue de la Neva. Car. 32-63.
FRANCEUR 6, rue Francœur. Mon. 72-01.	Jean de la Lune.	Benedek	M. Achard	Riché 15, av. du Pt-Roosevelt. Bal. 35-54.
BILLANCOURT 50, q. du Pt-du-Jour. Mol. 51-24.	Ma Tante d'Honfleur.	Jaffé	Jayet	Art et Industrie Cinéma. 36, rue Vignon. Opé. 82-00.
	L'Homme de la Tour Eiffel.	Jacquillart	Irv. Allen	Gray Film 27, r. Dumont-d'Urville. Klé. 93-86.
MONT SAINT-MICHEL	Les eaux troubles.		H. Calef	Euzio-Film 37, rue Galilée. Pas. 76-04.
PHOTOSONOR 17bis, q. du Pt-Doumer. Déf. 22-84.	Bal Cupidon.	Hartwig	M.-G. Sauvageon	Ariane 44, Champs-Élysées. Ely. 97-90.
LA VICTORINE Ch. Saint-Augustin, Nice.	Tous les chemins mènent à Rome.	André Hoss	Jean Boyer	Speva-Films 128, rue La Boétie. Ely. 36-66.
	Buffalo Bill et la Bergère.	Pignier	S.-T. Laroche	P.L.C. 45, av. George-V. Ely. 52-60.
SAINT-JANET	L'Ecole buissonnière.	Albertos	J.-P. Le Chanois	Coopérative du Cinéma 79, Champs-Élysées. Ely. 12-79.
BOULOGNE 68, rue J.-B.-Clément. Mol. 33-47.	Modèle de Paris.	Pillon	R. Blanc	General-Films 18, rue de Vienne. Eur. 40-99.
ECLAIR-EPINAY 42, av. A.-Magnot. Pia. 21-05.	Le secret de Mayerling.	Harrys Bertoux	J. Delannoy	Codo-Cinéma 73, Champs-Élysées. Ely. 85-81.
	Gigi.	L'Anglo Rouge.	J.-D. Norman	
FRANÇOIS-1er 26 bis, rue François-1er. Ely. 98-71.	Barri.	F. Herold	R. Pottier	Sacha Gordine 19, rue Spontini. Klé. 77-94.
MARSEILLE rue J.-Mérimée, Marseille.	La Passagère.	Testard	J. Daroy	S.M.P.
	Hans-le-Marie.	Testard	F. Villiers	S.A.F.I.A.
BUTTES-CHAUMONT 10, r. Carducci. Bot. 09-30.	Cartouche.	Theron, Capelle	C. Radot	Boeldieu, Paris. Rich. 56-70.
				C. Radot. Bot. 09-30.

ON PRÉPARE EN FRANCE

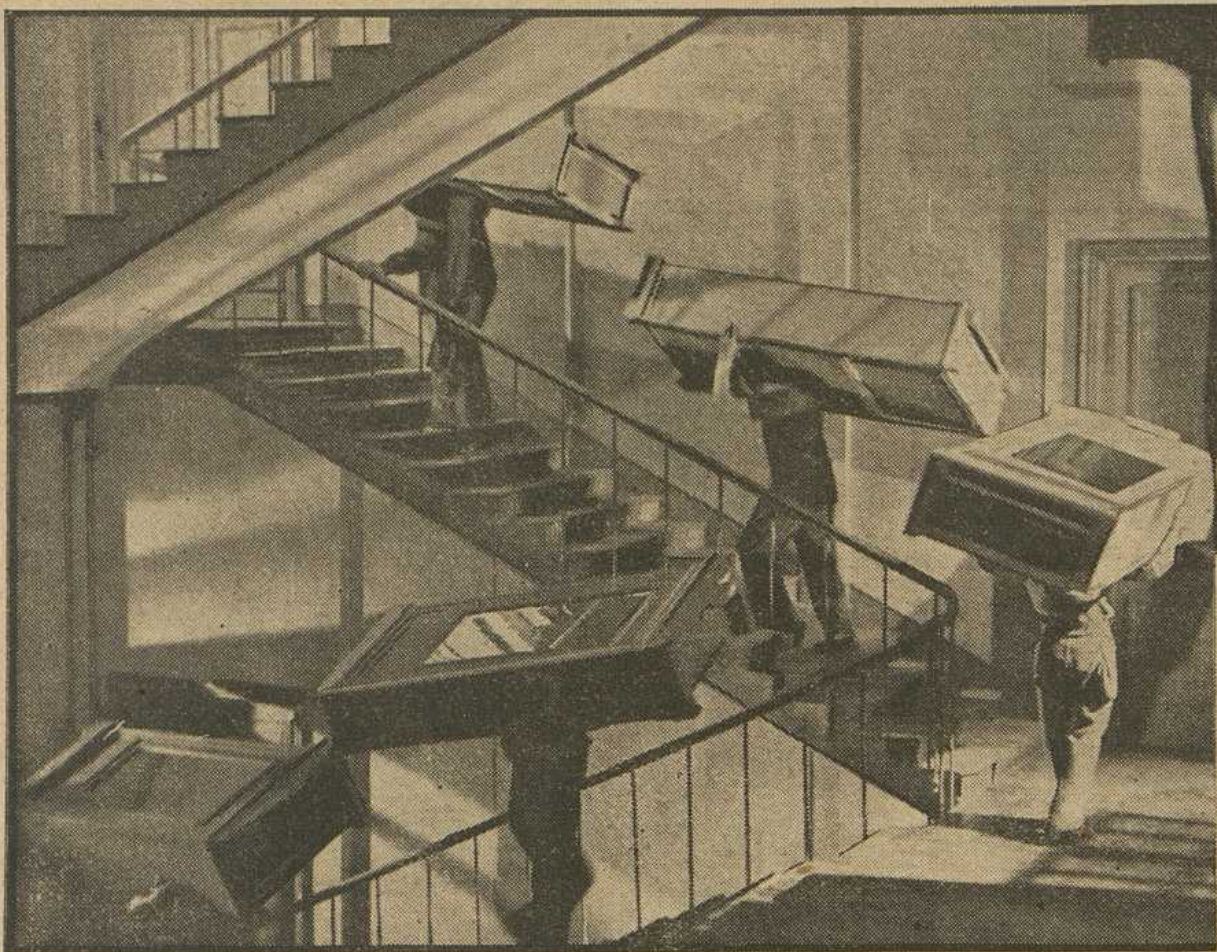
PRODUCTEUR	FILM	REALISATEUR	PRODUCTEUR	FILM	REALISATEUR
G. Radot. Bot. 09-30.	Le Chevalier d'Argens.	C. Radot	Francinex 44, Ch.-Élysées. Bal. 18-74.	Odéon 36-72.	H. Decola
Sacha Gordine 19, rue Spontini. Klé. 77-94.	Un homme marche dans la ville.	M. Pagliaro	Rapid Films 78, Champs-Élysées.	Exacte au rendez-vous.	J. Servais
Sigma 14bis, av. Rachel. Mar. 70-96.	La femme nue.	A. Berthomieu	Equipe techn. de Prod. 3, rue Cl.-Marot. Bal. 07-80.	Rome-Express.	C. Stengel
	Feu rouge.	R. Vornay	Cady Films 128, r. La Boétie. Ely. 36-66.	Manège.	Y. Allegret
Les Films Ibis 1, rue Lord-Byron. Bal. 48-80.	La Caillie.	C. Rouquier	Les Prisonniers Associés 28, b. Malesherbes. Anj. 11-84.	Interdit au public.	Pascali
B.U.P. 5, av. B.-Albrecht. Car. 03-81.	L'Épée du Désert.	C. Lampin	T. F. F. 4, rue Chamblige.	L'Esprit de famille.	J. Wall
Codo-Cinéma 73, Ch.-Élysées. Ely. 85-81.	Le Paradis des Pilotes perdus.	G. Lampin	Azur 37, r. de Galilée. Klé. 45-40.	Le Premier venu.	D. Kiranof
Sirius 40, r. François-1er. Ely. 66-44.	Pigre.	J. Constant	Les Cinéastes Franç. Ass. 9, Cité du Retiro.	La Chance est pour de main.	I. Noé
Gaumont et U.C.C. 31, r. François-1er. Bal. 06-83.	Alerte au Sud.	De Cannonge	Dia Films 16, ch. de Cailloux. Marseille.	Les Comédiens errants.	F. Tavano
Cinéma-Film product. 61, bid Suchet. Jas. 90-86.	Mlle Mouchoir.	J. Becker	A. C. C. 55, r. P.-Charron. Ely. 08-81.	Lutte dans l'ombre.	Cl. Orval
Ydax 61, av. Marceau. Klé. 65-56.	Rendez-vous de juillet.	M. Hénaff	Acteurs et Techn. franç. 6, rue La Dantec.	Ferdinand de Lesseps.	G. Dupé
Panthéon 95, Champs-Élysées. Ely. 31-64.	Le Sorcier du Ciel.	M. Blistène	Sidéral Films 79, Champs-Élysées.	Le Foire aux Femmes.	R. Chanas
Triphon Films 76, av. Versailles. Ver. 28-80.	M. de Courloup.	J. Faurex	P. A. C. 25, rue Marbeuf. Bal. 18-01.	L'Escadron blanc.	R. André
R.A.F. 3, r. du Colisée. Opé. 14-35.	Le Temps perdu.	M. Allegret		Peter Crabb le Simple.	J. Housin
	Les happe-chair.	J. Alden-Delos		On a volé le Majestic.	J. Housin
	Le Mystère de la Chambre jaune.	H. Aizner		Vient de paraître.	A. Hunobelle
	Le Parfum de la Dame en noir.	L. Daquin		L'Affaire de Tanger.	A. Hunobelle
				Millionnaire d'un jour.	A. Hunobelle



Elle aime la radio.

Extraits des dialogues de **CARLO RIM** *Un neveu*
à la recherche d'une tante perdue :

L'ARMOIRE VOLANTE



Ballet burlesque des armoires. L'une d'elles est peut-être un cercueil.



Bovy : la tante envoyée.

CHER M. Puc, digne et exemplaire M. Puc... Ecoutez le récit des ahurissantes aventures de M. Puc, percepteur... et neveu. Car c'est en sa qualité de « neveu » que M. le percepteur Puc va vivre les heures les plus mouvementées de son existence.

Et neveu de Mme Lobligeois, ce qui n'est pas peu dire. Laquelle Mme Lobligeois s'apprête, par un de ces froids dits sibériens, à partir en camion pour Clermont-Ferrand, et ramener à Paris ses meubles. Alfred Puc essaie bien, oh ! timidement, car sa tante le terrorise — c'est une vieille dame autoritaire et au parler haut — de l'en dissuader, mais Mme Lobligeois a réponse à tout :

— Qu'est-ce qui peut m'arriver ? De crever en route ? Tu m'enterreras...

Et le matin, à 7 heures, par un froid encore accru, M. Puc regarde partir sa tante.

A mesure que le camion descend vers Clermont, le froid grandit, et c'est par des routes enneigées qu'on arrive à destination. Et le lendemain, sur le chemin du retour, les deux camionneurs s'aperçoivent soudain avec horreur que Mme Lobligeois est morte. Le froid l'a tuée. Que faire de cette morte ? Le mieux est de la ramener à Paris. Mais comment dissimuler jusqu'à la cette présence assez gênante ? C'est tout simple : le camion est plein de meubles, il transporte entre autres une armoire parfaitement adéquate : on enfermera la vieille dame dans l'armoire.

Retour à Paris. On apprend la nouvelle à Alfred Puc. On lui annonce qu'on a trouvé pour Mme Lobligeois une bière provisoire et décente, en l'espèce l'armoire à glace, dont on lui remet la clef :

Dans l'armoire à glace... Ma pauvre tante ! ma pauvre tante !

Et Alfred descend prendre livraison du corps de la défunte.

Mais... le camion a disparu, il a été volé.

Que fait-on en pareil cas ? On prend conseil du notaire de la famille. Alfred Puc va trouver le notaire de Mme Lobligeois. Il lui raconte avec émotion le malheur qui le frappe, malheur double, puisque Puc a doublement « perdu » sa tante :

Le notaire (attentif). — Et... c'est tout ?

Alfred (bondissant sur son fauteuil). — Comment, c'est tout ? Ça ne vous suffit pas comme ça ?

Le notaire. — C'est, je le reconnais, une étonnante histoire. Cette pauvre Mme Lobligeois méritait une autre mort.

Alfred. — Celle-là ou une autre, c'est toujours la même !

Le notaire. — Assurément ! (Il le regarde fixement). Mais êtes-vous bien sûr que votre tante soit morte ?

Alfred. — Bien sûr, j'en suis sûr ! Vous la connaissiez ! Si elle était encore vivante, ça se saurait ! (Douloureux) Vous savez bien que je dis vrai, que tout ça s'est passé comme je le raconte... que ma tante est vraiment morte !

Le notaire. — La mort, pour nous autres, officiers publics, est une formalité, un acte — ce mot pris dans son sens le plus solennel — un acte comme la naissance, l'hypothèque conventionnelle, le fidécommissaire ! Il ne suffit pas de mourir, il faut encore mourir légalement, produire de sa mort une certitude juridique !

Alfred (il s'énerve). — Je vous dis qu'elle est morte !

Le notaire (conciliant). — Bon. Je vous le concède. Elle est morte... mais elle n'est pas décédée.

Alfred (ahuri). — Hein ?

Le clerc (psalmodiant). — La mort est au décès, ce que l'amour est au mariage, ce que le fruit du vol est à la propriété, ce que la belote est au bridge. Un succédané, un vulgaire succédané...

Alfred (même jeu). — Hein ?

Le notaire. — En d'autres termes, Mme Lobligeois n'est point morte selon les règles. C'est une morte qui, en aucun cas, ne saurait exister de sa qualité de morte.

Alfred (la tête dans ses mains). — Je me demande si je ne deviens pas fou !

Le notaire (impassible). — La mort est une chose qui a son importance, j'en conviens. Mais le décès d'un mortifié, homologué, c'est une autre affaire !

Alfred (il se lève, un peu chancelant). — Alors ?

Le notaire. — Alors, vous devez faire constater par qui de droit — articles 77, 78, 81 du Code Civil — le décès de votre parent.

Alfred (lamentable). — Comment voulez-vous que je vous montre le cadavre de ma tante, puisqu'on l'a volé ?

Le notaire (un peu nerveux). — Dans ce cas, retrouvez-le !

Alfred (vaincu). — Où ?

Et comme Alfred sort du cabinet du notaire, celui-ci le rappelle, et lui donne un dernier conseil : qu'il agisse discrètement, et n'ébruïte pas l'affaire : M. Puc est fonctionnaire.

— Une si ridicule aventure serait susceptible de nuire à votre avancement... Aux Finances, on est assez imperméable à l'humour... et surtout à l'humour macabre...



M. Puc finit par trouver un cadavre (Demange), mais ça n'est pas celui de sa tante.



G. Kerjean et deux commères jugent sévèrement M. Puc...

ces lieux « que la morale réprouve ». Alfred lui demande une chambre. On la lui donne après beaucoup d'hésitations. Mimi, la femme de chambre, l'accompagne. Alfred ouvre la porte, et reste sur le seuil, frappé de stupeur : devant lui, l'armoire à glace, l'armoire volante, étincelle de tous ses reflets.

Alfred. — Il n'y a pas de clef sur l'armoire ?

Mimi (étonnée). — Ici, les armoires servent à rien. On ne reste qu'un moment... Vous comprenez ?

Alfred ne cherche pas à comprendre. En fait, il comprend une seule chose : l'armoire est devant lui, oui, l'armoire, le cercueil... et sa tante morte est dans l'armoire. Enfin, il l'a retrouvée, il va pouvoir faire constater le décès.

Mais il existe une providence pour les armoires volantes et les neveux.

Pas si vite, Alfred Puc, pas si vite ! Il ouvre l'armoire : elle est vide. Donc sa chambre n'est pas la « bonne » chambre. Il visite toutes les chambres de l'hôtel : toutes les armoires sont identiques à la

sienne, et toutes sont vides. Pourtant, il reste une chambre à voir. Un simple et rapide calcul : celle-ci est forcément la bonne. Sous un prétexte sentimental, Alfred négocie l'achat du mobilier avec Martinet. Et quand on le lui livre, il se précipite sur l'armoire, l'ouvre, et... l'armoire contient bien un cadavre, mais ce n'est pas celui de la malheureuse tante, c'est le corps d'un gangster que les curieux amis de Martinet ont « descendu » la veille, et qu'ils ont trouvé commode d'expédier chez Alfred. Avec beaucoup de difficultés, Alfred finira à son tour par se débarrasser du mort encombrant, en l'enfermant dans une malle qu'il déposera très classiquement à la consigne d'une gare.

Mais la tante court toujours dans son armoire volante. Et Alfred retourne rue des Innocents, où doit se trouver encore la vraie armoire. L'hôtel est fermé. Martinet a pris la fuite. Alfred revient quelques jours plus tard. Cette fois l'hôtel est ouvert. Des chants suaves arrivent jusqu'à Puc, qui entre : l'hôtel est occupé maintenant par une bonne œuvre, et Alfred apprend que le mobilier vient d'être envoyé à l'Hôtel des Ventes. La vente doit avoir lieu le lendemain. Alfred y assiste, bien entendu. Il prend part aux enchères, et devient propriétaire de dix-huit armoires, toutes semblables, et toutes pareilles à celle qui sert de dernière demeure — au moins provisoire — à Mme Lobligeois.

On décharge les armoires chez Alfred, qui les ouvre. Toutes sont vides. Il les compte : elles ne sont que dix-sept. Alfred est effondré dans un fauteuil. La concierge entre :

Alfred (hagard). — Je n'ai pas mon compte ! Il m'en manque une !

La concierge (suffoquée). — Hein ?

Alfred retourne à l'Hôtel des Ventes. Par un hasard malheureux, cette chambre manquante a été vendue à un nommé Moreau. Moreau ? Quelle adresse ? On ne sait pas son adresse. Moreau, Moreau... Retrouver un Moreau parmi les innombrables Moreau qui peuplent l'annuaire, sans compter les Moreau qui n'ont pas le téléphone !

Mais il existe une providence pour les armoires volantes et les neveux à la recherche d'une tante perdue... De l'autre côté de la rue, une affiche crève les yeux d'Alfred : au Grand Guignol (directeur : Alfred Moreau) on joue « L'Armoire tragique ».

AU Grand Guignol. On répète : l'armoire, la vraie, celle qui contient les restes vénérés de la tante Lobligeois brille de tous ses feux sur la scène. Nous arrivons à la minute cruciale du drame que l'on répète : l'acteur va ouvrir l'armoire. Alfred est debout : enfin, le moment tant attendu est venu, ce moment solennel où une mort se mue en décès. Quand, à cet instant précis, des flammes montent devant la scène, pénètrent dans la salle, sèment la panique. Mais un incendie, ni rien au monde ne saurait plus arrêter Alfred. Il se précipite sur la scène... trop tard : on a fait descendre le rideau de fer.

Mais en somme, c'est une bonne chose. La scène isolée de la salle par le rideau, l'armoire est intacte ! Alfred court chercher le notaire ; il a appris que le mobilier vient d'être adjugé à un créancier de Moreau qui habite à Senlis. Il faut que le notaire accompagne Alfred pour faire enfin le constat.

Et c'est la poursuite, au milieu de la



Le notaire : « Votre tante est morte, mais elle n'est pas décédée ».

belle campagne d'Ile-de-France. On longe un fleuve. La camionnette qui transporte les meubles précède de peu la voiture des poursuivants. Un troupeau de bœufs obstrue la route. La camionnette capote. Alfred et le notaire se précipitent vers la voiture qui brûle. Le dernier espoir de Puc est en train de flamber... Mais tout à coup il s'écrit :

— L'armoire ! L'armoire !

L'armoire s'est détachée du camion, et glisse vers le fleuve, le long de la pente du talus. Et décidément Alfred est à la hauteur des plus exceptionnelles circonstances. Il monte dans un canot, et poursuit l'armoire sur le fleuve. Il va l'atteindre, il l'approche, il l'atteint... Mais le courant est devenu de plus en plus rapide, les remous de l'eau sont de plus en plus inquiétants, l'armoire arrive au bord d'une cataracte, tombe. Alfred pousse un cri, ses yeux s'emplissent d'épouvante... et la cataracte entraîne à leur tour le canot et M. Puc.

MAIS, tandis que nos oreilles sont encore pleines du fracas de l'eau qui coule furieusement, le bruit devient soudain plus familier et infiniment moins effrayant : ce n'est rien d'autre que celui de l'eau des robinets d'une baignoire, qui coulent, qui coulent... Et Alfred, dans la pièce à côté, assoupi, est réveillé par une exclamation de Mme Lobligeois :

— Hein ? Il est 7 heures. Le camion est là !

Alfred tourne autour de lui un regard effaré : sa tante est debout devant lui, bien vivante, autoritaire et criarde comme toujours. Quoi, ce n'était donc qu'un rêve ? Un rêve ? Non, un cauchemar ! Ou un avertissement ?

— Tante Léa, ne partez pas. Le thermomètre a encore baissé... C'est imprudent !

— Qu'est-ce qui peut m'arriver ? De crever en route ? Tu m'enterreras !

Et Alfred, qui a connu cette nuit tous les courages, est sans courage devant sa tante : Mme Lobligeois va courir les routes, et peut-être... Qui sait ?

Lire page 11 :
La critique de
François TIMMORY



...auquel Annette Poivre fait de vaines avances...



...chez Yves Deniaud, patron d'un hôtel borgne.

Demain, le cinéma... (Suite de l'enquête de Roland DAILLY) Couleur et Music-Hall

On demandait à André Gide quel est le plus grand écrivain de langue française : et lui répondait : « Victor Hugo, hélas ! » Peut-être, si l'on nous demandait quel est le plus grand cinéaste, conviendrait-il de répondre : « Griffith, hélas ! » Griffith est grand, qui a tout mis en œuvre à défaut d'avoir tout inventé. Mais, comme pour Hugo, le souffle lyrique fait perdre à Griffith toute mesure. C'est du moins le grief qu'on peut articuler aujourd'hui à propos, par exemple, d'*Intolérance*, pour cette raison que le parlant est passé par là, et qu'il se révèle après vingt ans d'expériences comme un impératif de retenue, qui s'impose aux comédiens d'abord et, plus subtilement, à toute l'esthétique du cinéma. Pour les raisons que je me suis efforcé de dégager dans le précédent article, le film en couleurs est — ou devrait être — soumis, plus rigoureusement encore, au même impératif de retenue. De la mesure, encore de la mesure, toujours de la mesure. Telle doit être la devise du cinéaste de talent, aujourd'hui plus que jamais.

Les pompiers ne doivent pas mettre le feu

C'est l'aptitude à ne pas noyer l'histoire, et la couleur elle-même et son plus grand éclat dans le bariolage en délire qui signalera les pionniers et qui fera les maîtres. Comme les bons rhétoriciens savent alterner la période longue et la période courte, ainsi André Lhote, le plus classique, peut-être, des peintres modernes enseigne des rapports de couleurs où les teintes violentes prennent tout leur éclat par le jeu des contrastes. Or, ce qui est à redouter, c'est le reniement d'un enseignement millénaire (Picasso sait mieux que personne qu'il ne faut pas brûler le Louvre), du fait des pompiers et des barbouilleurs.

Problèmes de découpage et de montage

Tout ce que j'avance là ne vaut en somme que pour la photographie en couleurs ; mais le cinéma, c'est encore le mouvement. Nous sommes devant un monde presque inexploré, si ce n'est de façon empirique et mercantile. On sait que la couleur ralentit le rythme. Soit. Et ensuite ? Je ne cache pas qu'aucun metteur en scène ait encore exigé l'élaboration, ou seulement la modification d'un découpage technique en vue du meilleur usage de la couleur. Les lois esthétiques du montage du film en couleurs sont, je le crains, pareillement à découvrir. Les réflexions s'entendent pour le film narratif, où couleur ou pas couleur, seules continuent de s'imposer jusqu'ici les règles classiques de la cinématographie (pour emprunter un néologisme à Marcel Pagnol).

« Et maintenant, que la fête commence... »

PEUT-ÊTRE la voie de la recherche la plus efficace est-elle celle de l'utilisation narrative de la couleur. Voici un exemple significatif dans sa simplicité cocasse. Je l'emprunte à Alexandre Arnoux :

— Il s'agissait, dit-il, d'un méchant film américain. Un film en noir et blanc. A un moment donné, l'un des personnages disait : « Et maintenant, que la fête commence ! » Alors le film était en couleurs.

C'est à trouver de pareils rapports entre plans de couleurs qu'il faudra travailler. Le jour qu'on y sera parvenu, la partie sera gagnée. Je veux dire qu'on pourra valablement traiter n'importe quel sujet en couleurs, plutôt que de rechercher, comme Marc Allégret (dans *Jusqu'à ce que mort s'ensuive*) le sujet convenant, médiocre au besoin. Alors, oui, on pourra tout faire, et joyeusement transgresser les règles. Mais d'abord les découvrir, puisque James Joyce n'existerait pas sans Boileau.

La tour Eiffel en mie de pain

On a le droit d'être beaucoup moins réservé pour le music-hall cinématographique. Il est, en effet, ou devrait être, exempt par définition de tout souci narratif. C'est ici le lieu de régler un petit compte par parenthèse. On peut bien se demander pourquoi les producteurs du music-hall filmé s'obstinent à raconter une histoire. A qui fera-t-on croire encore que ce tremplin est indispensable ? Car il s'agit en somme de déployer les ressources du « grand spectacle » — d'exhiber ces troupes de jolies filles qui sont la matière première, de les mettre en valeur dans une grande variété de tableaux, d'imaginer un cadre exotique ou fantastique, de lier le tout dans une partition nerveuse, et enfin d'introduire une ou

deux vedettes dans leurs numéros. Mais chaque fois qu'intervient, entre deux danses du *chorus girls*, entre deux sketches, la solution de continuité des vedettes qui s'expliquent leurs caractères et leurs humeurs, voyez comme le film tombe à plat, et voyez comme la couleur, si couleur il y a, ralentit encore le mouvement. Danny Kaye lui-même fait la satire du genre avec une mimique expressive et qui vaut cent articles dans la première chanson d'*Un fou s'en va l'en-guerre*. L'avenir, de toute évidence, appartient au film à sketches, comme une production de la M. G. M., *Ziegfeld follies*, en a fait la preuve. C'est la formule qui fait l'économie des transitions absurdes et alourdissantes ; la formule qui supprime le *livret* et tout ce qu'il traîne avec lui de bêtise et de périmé. A l'état pur, le music-hall de cinéma jouit d'une écrasante supériorité sur le grand spectacle des scènes spécialisées. J'ai eu, voici quelques semaines, la curiosité de faire à cet égard une désolante expérience. Je veux dire que je suis allé aux Folies-Bergère. Le tableau le plus applaudi représente trois chasseurs muets et en grand appareil qui tiennent de guingois, entre plancher et plafond, New-York et Buenos-Ayres applaudissent. Ce doit être par l'effet conjugué de la digestion et du respect dû aux réputations acquises. On pense à ces exploits qui singularisent les bons vivants, au dessert des banquets de première

La réussite d'un genre mineur

Le music-hall de cinéma dispose donc d'un instrument admirable, comparé au music-hall de la scène. Il est aussi l'un des développements les plus naturels et les plus brillants de tout le cinéma. C'est au point — et l'on peut bien voir là comme une pierre de touche — qu'il a, il me semble, assimilé d'ores et déjà la couleur. Non qu'il soit toujours dépourvu de mauvais goût : on sait qu'il s'en faut encore de beaucoup, et de beaucoup de façons. Mais parce qu'il se prête fort bien à son utilisation. Il suffit qu'il ait l'élémentaire audace de supprimer le livret. Alors, plus de problèmes d'utilisation dramatique de la palette. Plus de problèmes touchant les extérieurs, dont il n'a, selon moi, que faire. A la vérité, les limitations du genre fondent le principe même de sa réussite. S'agit-il de la composition de l'image, au sens où les peintres entendent le mot de composition ? Mais il n'est que de faire appel aux règles et conventions du genre. Les façons de déployer une troupe de jolies filles sur un écran sont infinies, mais l'esthétique demeure sensiblement la même. C'est l'esthétique de Broadway et des courtiers. S'agit-il de représenter un milieu ? Alors joue la bonhomie du genre, qui accepte le préjugé. Prenez les Chinois. Le cinéma social est exigeant et pointilleux en matière de crédibilité. Toute faute, même à qui ne connaît pas

la Chine, apparaîtra presque inévitablement, toute faute de goût ou de tact, dans un argumentaire par — documentaire sur (par exemple) la vie d'une famille chinoise sous l'occupation japonaise. Car nous avons admiré le lyrisme de la vénération dans *Paisa*, car nous avons vu Pearl Buck. En revanche, le music-hall stylisé à partir des préjugés. Donc, dans un film de music-hall, il n'est que de montrer des Chinois tels que les Occidentaux se les représentent. S'agit-il de fantaisie ? De l'enfer, par exemple ? Il n'est que de faire semblant de faire peur, et l'on n'attend que de M. Samuel Goldwyn une représentation de l'enfer qui rejoigne celle de M. Denis de Rougemont, ou de M. Sartre, ou de saint Thomas d'Aquin. Ce n'est pas que je méprise le music-hall du cinéma. Je l'aime beaucoup, et j'espère avoir fait passer un peu de cet amour dans ces lignes. Mais je crois qu'il est une hiérarchie des genres. La série des *Broadway melodies* n'a pas, dans notre art, l'importance de la série des films véristes de Rossellini et de De Santis. Peut-être une comparaison achèvera-t-elle de me faire comprendre. Ce serait un pauvre citoyen du XX^e siècle, celui-là qui n'aimerait pas le jazz ; mais ce serait un pied-plat, celui-là qui comparerait Fats Waller à Wagner et Claude Luter à Debussy.

Supplique à Monsieur M. G. M.

Donc, cher monsieur M. G. M., représentez l'enfer et la Chine, et des vaisseaux-amiral, et montrez-nous votre plus éclatant harem. La couleur vous y aidera. Mais renoncez tout à fait à la peinture de l'âme, sous le prétexte de mettre de la pellicule bout à bout. Croyez en Danny Kaye. Et donnez-nous d'autres *Ziegfeld follies*.

La semaine prochaine :
Le dessin animé et une interview de Paul GRIMAUD

les Films de la Semaine

EUGÉNIE GRANDET : Une transposition appliquée mais trop conventionnelle (Italien doublé)

Scén. et découpe : Aldo de Benedetti et M. Soldati, d'après Honoré de Balzac. — Réal. : Mario Soldati. — Interp. : Alida Valli, Gualtiero Tumat, Giorgio de Lullo, Juiditta Riffone, Pina Gallina, Enzo Biliotti, Lando Sgazzini, Cesare Oliveri. — Images : Valavich. — Décors : Maurice Colasson. — Musique : Renzo Rossellini. — Prod. : Excelsa Film, 1946.

La littérature balzacienne a été, jusqu'à présent, fort malmenée par le cinéma. Qu'il s'agisse de *Vautrin*, du *Colonel Chabert* ou du *Père Goriot*, nous avons davantage l'impression d'une caricature de l'original que d'une transposition authentique. C'est que les personnages de la *Comédie humaine*, malgré que leurs passions participent de ce qu'il y a d'éternel dans la nature de l'homme, sont profondément enracinés dans leur époque. Or, les cinéastes s'attachent généralement bien plus à l'exploitation de l'anecdote qu'à l'étude du milieu social. Ne nous étonnons donc pas que les héros de Balzac perdent une bonne partie de leur épaisseur à l'écran.

Ces observations valent assurément pour le film que Mario Soldati a tiré d'*Eugénie Grandet*. Ce livre célèbre, riche de tout le génie du grand écrivain, dont l'action se déroule sous la Restauration, nous campe deux des caractères les plus typiques de la société provinciale du temps. L'avare, mais en affaires, et la jeune fille, dont les horizons sont bornés par l'autorité paternelle et les préjugés sociaux et religieux de l'univers qui l'entoure.

Les personnages de Balzac sont trop foncièrement français pour qu'on les puisse évoquer vraiment hors de leur terroir natal, fût-ce même chez une « sœur latine ». Cependant, Soldati est autant homme de plume que cinéaste, et il s'est spécialisé à l'écran dans les tableaux de mœurs. S'il manque de verve, il a du goût et de l'ironie. Nous en avons jugé à Cannes, en 1946, dans *Les Ennuis de M. Travet*. Somme toute, il n'était pas impossible qu'il tirât des images convaincantes d'*Eugénie Grandet*.

Je ne voudrais pas médire outre-mesure de son film. En reliant le livret, j'ai pu vérifier son caractère d'adaptation. Il a effectué un travail de dépouillement très habile. On devine qu'il s'est

appliqué à faire entrer dans son découpage la quasi-totalité des épisodes et même des détails imaginés par Balzac. A peine a-t-il pris l'initiative de quelques ajoutés, tels le voyage en diligence de Charles et la parcimonie en matière de pourboires de Grandet, et qui sont, au reste, fort plausibles.

La plupart des répliques sont empruntées directement à l'auteur. La fameuse version bilingue n'ayant pas été présentée, j'ai vu le film dans sa version doublée. Il vaut peut-être mieux, dans le cas de ce roman de chez nous, entendre les dialogues en français. Au surplus, si la synchronisation est imparfaite, les voix sont bien choisies.

J'ai dit que la mise en scène de Soldati était honnête. Elle est parfois talentueuse. La promenade sur la route bordée de peupliers, le candide tête à tête entre Charles et Eugénie, la soudaine attaque de Grandet nous valent des images dont la jeunesse ou l'originalité de cadrage n'est pas gratuite. L'atmosphère morne et irrespirable du logis de l'avare — avec la triste partie de loto — est convenablement rendue.

Mais comme il arrive presque inévitablement dans ces tentatives, l'œuvre émerge à peu près exsangue de cette transposition de la littérature au cinéma. Elle est froide, superficielle. Eugénie et Grandet ne sont ici que de quelconques ornières romanesques. Pour exprimer l'inhumanité de l'avare, Soldati abuse des grossiers coups de pinceau. Il ne reste que des gestes là où chez Balzac, qui abonde en longues descriptions et en analyses psychologiques, les personnages puisent leur justification humaine et sociale dans la peinture ample, minutieuse et complexe de toute une période historique.

J'ajouterais que cette *Eugénie Grandet* sent un tantinet la barbe postiche et terriblement les décors de studio. Tandis qu'Alida Valli, malgré un excès de finesse, de grâce et de suavité, m'a paru pouvoir être à la rigueur tenue pour une Eugénie balzacienne, Gualtiero Tumat est un Grandet pesamment extériorisé. Ses mouvements d'une violence trop accusée, ses roulements de prunelles font songer aux plus mauvais moments de Dullin.

La transposition d'*Eugénie Grandet* reste ainsi à faire. Le sujet en vaut la peine. Mais il nécessite de l'envergure et une belle faculté de récréation. Nous possédons en France un cinéaste qui pourrait être tenté par ce thème « noir » et qui répondrait aux exigences d'une pareille entreprise. C'est indiscutablement Georges-Henri Clouzot !

Raymond BARKAN.



Gualtiero Tumat et Alida Valli : « Eugénie Grandet ».

L'ARMOIRE VOLANTE : Renouveau de la tradition burlesque (Français)

Scén., adapt. dial. et réal. : Carlo Rim. — Interp. : Farnandel, Berthe Bovy, Yves Deniaud, Pauline Carton, Annette Poivre, Berval, Germaine Kerjean, Paul Demange. — Images : Nicolas Hayer. — Son : Bertrand. — Décors : E. Alex. — Musique : G. Van Parys. — Prod. : Borderia-C.I.C.C., 1948.

L'ARMOIRE VOLANTE, dont la burlesque anecdote nous est par ailleurs contée dans ce numéro de l'*Écran*, présente un double intérêt : primo et principalement, c'est un très bon film ; secundo, le scénariste Carlo Rim y fait ses débuts de réalisateur.

Au sortir d'un spectacle comique, on a souvent, à son tour, envie de faire de l'espéranto. Tel un de mes voisins qui, pour qualifier *L'Armoire volante*, décréta : « C'est du René Sombre ». Il faisait ainsi allusion, d'une part, au tour macabre de l'anecdote (il s'agit, on le sait, des aventures d'un brave bourgeois de percepteur lancé à la recherche d'une armoire dans laquelle se trouve le corps de sa tante à héritage), d'autre part à la parenté littéraire et cinématographique qui unit

Carlo Rim à l'imagerie du « Million » et, par-delà René Clair, lui fait perpétuer cette tradition du rire qui trouve son origine dans la comédie antique, échauffée à la pantomime italienne, traversée du Pont-Neuf, attisée le génie de Molière, effleurée Scobie, amusa Labiche et excita Feytaud. C'est, on le voit, une bien vieille tradition dont, du reste, au travers des siècles, le public ne cessa de redouter la perte : « Ça y est, s'écrient-ils périodiquement, le comique se meurt, le comique est mort ; on ne rira plus jamais comme ça ! ». Heureusement, il y a toujours eu quelqu'un pour sortir d'une trappe à point nommé et brandir le comique en répondant : « Mais si, le vieux de la retrouver ; ne vous tourmentez pas, vous rirez encore. »

Chez nous, parallèlement à Aboulkour, avec ses *Pieds Nickelés*, Carlo Rim nous apparaît donc comme un de ces bons diables. Un bon diable, successeur du René Clair des années 30... En effet, à voir ces seize armoires à glace (dont une contient peut-être un cadavre) escalader un escalier, à assister à la parodie satirique d'une répétition au Grand-Guignol, à être témoin de la prise de possession d'un hôtel mal famé par l'Armée du Salut, ou lorsque la caméra nous montre un Farnandel minuscule écrasé par un notaire énorme, on ne peut que songer à ces ironiques ballades cinématographiques que conçut René Clair. Notons, au passage, que si Carlo Rim a pu si complètement réaliser son dessin, il le doit pour une grande part à la magistrale photographie de Nicolas Hayer, qu'aucune difficulté technique n'a rebuté. Et elles étaient nombreuses.

Et n'oublions pas non plus l'apport de la spirituelle et compréhensive musique de Van Parys. Certes, Carlo Rim, réalisateur, ne fait pas toujours preuve d'autant de maîtrise que son prédécesseur dans le genre. En revanche, il a plus de cœur, sans doute, plus d'humanité. Cela se sent surtout dans l'art qu'il montre de diriger ses comédiens, tâche que Clair, lui, a tendance à sous-estimer. Grâce à Rim, au contraire, nous retrouvons, non seulement le vrai Farnandel — celui qui a un « tempérament » — mais nous rencontrons aussi une Berthe Bovy, un Yves Deniaud, une Annette Poivre, un Demange, une Germaine Kerjean, un Berval en mesure de nous camper des personnages qui sont des hurluberlus, certes, mais des hurluberlus bien vivants et non des pantins.

Regrettons, en revanche, que le réalisateur Carlo Rim paraisse avoir quelque peu traité par-dessous la jambe le scénariste du même nom. Elle déçoit, cette fin trop facile qui, l'heure et demi de projection écoulée, coupe arbitrairement court aux péripéties vécues par Farnandel sous prétexte que « Ce n'était qu'un rêve ». Rien dans la construction dramatique ne permettait d'aboutir à une telle conclusion. Et si Carlo Rim, scénariste, y a recouru cependant, c'est qu'il s'est engagé dans une impasse à

BONNE A TOUT FAIRE : Un amusant vaudeville (Américain version originale)

SITTING PRETTY



Scén. : F.-H. Herbert, d'après G. Davenport. — Réal. : Walter Lang. — Interp. : Maureen O'Hara, Robert Young, Clifton Webb, Richard Haydn, Louise Allbritton, Randy Stuart. — Images : Norbert Brodine. — Décors : T. Little. — Musique : Alfred Newman. — Prod. : Fox, 1948.

POUR pouvoir écrire un roman satirique sur la vie d'une petite ville, un étrange personnage (Clifton Webb), qui est aussi danseur, prête, yogi, végétarien, gynécologue et quelques autres choses encore, s'est placé comme narrateur chez Robert Young et Maureen O'Hara, couple potier de trois enfants et d'un chien, également insupportables. En tant que nurse, Clifton Webb est parfait mais sa présence fait jaser et Robert Young finit même par piquer une crise de jalousie. Tout s'arrangera, rassurez-vous. Telles sont les éléments de cette comédie légère qui ne nous apporte rien de bien neuf et dont, plus que le thème, l'excellence de l'interprétation et la vivacité du dialogue constituent le principal attrait.



F. T. Robert Young, Maureen O'Hara et Clifton Webb : « Bonne à tout faire ».

vouloir tenir une gageure impossible : écrire un vaudeville avec un seul personnage principal. Or, ce qui justement constitue le ressort du vaudeville (l'absence de « trois » comme c'est le cas ici), c'est que l'action ne cesse de rebondir du fait même qu'il y a plusieurs personnages dont les destins se chevauchent, s'enchevêtrent et se contrarient. Il est certes indispensable d'avoir un point de départ amusant, mais il ne faut décider de l'exploiter qu'après avoir imaginé aussi et le point d'arrivée et le crescendo des étapes intermédiaires.

Si Carlo Rim avait greffé à son action principale une ou deux actions secondaires propres à amplifier sans cesse le tourbillon du rire, nous aurions eu le compte d'un chef-d'œuvre complet dans le genre.

Nous ne doutons pas que ce soit pour la prochaine fois. François TIMMORY.

RAPT A L'OUEST... : rien de nouveau (Américain version originale)

Interp. : Ray Corrigan.
Scén. : G. Plympton.
Oliver Drake. Réal. : Roy S. Luby. Interp. : Ray Corrigan. Images : Edward Linden.

ROY S. LUBY est, décidément, un curieux personnage. Architecte, puis chimiste, il ne consacra à partir de 1921 au dessin animé. Et vous vous souvenez aussi bien que moi, de la bagarre mais heureuse série Mutt and Jeff. En 1940, ce spécialiste du « cartoon » découvrit brusquement le western et il lança la série des Range Busters, dont Ray Corrigan fut le premier héros, suivi bientôt par Johnny Mac Brown et Rex O'Brien.

Si George Plympton s'est toujours consacré (depuis 1914) au scénario, son co-auteur, par contre, Oliver Drake, est un ancien fermier venu au western (par sympathie) en 1918 et qui cumule depuis lors — comme chacun sait — les fonctions de producteur, scénariste, metteur en scène et acteur. L'un et l'autre connaissent leur métier... Ils nous content ici un scénario « original » : l'aventure de trois cow-boys (dont l'un plonge Edgar Bergen et Charlie Mac Country) qui probent un nouveau-né dans les montagnes rocheuses et sauvages de ce grand Ouest inconnu si cher aux pionniers du septième art...

A propos, savez-vous que selon les statistiques les plus officielles, que 54 p. 100 des films tournés aux Etats-Unis depuis 1895 sont des westerns ? Alors, pourquoi vous parler de *Rapt à l'Ouest*, ce western pour drogués de l'aventure à quatre sous ? T.

TUMAK, FILS DE LA JUNGLE : la préhistoire au cinéma (Am. v. o.)

Réal. : Hal Roach et Hal Roach Jr. — Interp. : Victor Mature, Carole Landis, Lon Chaney Jr, John Hubbard.

L'Archéologue. — Oui, monsieur, c'est comme l'histoire : des hommes ont vécu dans ces cavernes aux temps préhistoriques.

Le Touriste. — Pas possible ! Comment l'avez-vous su ?

L'Archéologue. — Ces dessins sur le mur, monsieur !

Le Touriste. — Comme c'est intéressant !

L'Archéologue. — N'est-ce pas ?

Le Touriste (cette révélation le fait penser). — Et... comment cet homme préhistorique était-il fait ?

L'Archéologue (tombant des nues). — Comment il était fait ? Ma foi, je ne me suis jamais posé la question... Comme vous et moi, je suppose... (Déclinant d'un regard recouvert et fortement inspiré Victor Mature et Carole Landis.) Comme ce jeune homme, comme cette jeune fille...

Le Touriste. — C'est passionnant !

L'Archéologue. — Quand je vous le disais... Et si vous le voyiez, pendant qu'il pleut, je vais vous raconter leur histoire...

Mais rien au monde, fût-ce pour moi une question de vie ou de mort, ne saurait m'obliger à vous la raconter à mon tour. De ce film, qui a beaucoup amusé et intéressé les gens autour de moi, c'est comme ça ! — on peut tirer, vous l'avez vu déjà, de fortes données d'ordre scientifique : d'abord, que nous ressemblons comme frères et sœurs à l'homme de Néanderthal et à celui de Cro-

LA REINE DE L'ARGENT : naissance d'une grande ville américaine (Am. v. o.)

SILVER QUEEN
Scén. : B. Schubert et C. Kramer. — Réal. : Lloyd Bacon. — Interp. : George Brent, Priscilla Lane, Bruce Cabot, Lynne Overman, Eugene Pallette, Janet Beecher, Guinn « Big Boy » Williams. — Images : Russell Harlan. — Prod. : Artists Association, 1942.

L'HEROINE de ce film de Lloyd Bacon est, comme dans *La Furia du Désert*, une jeune femme qui tient une



Priscilla Lane, « Reine de l'argent ».

maison de jeu. Nous ne sommes plus dans le désert d'Arizona, mais dans la jungle de San Francisco, vers 1870. Et la propriétaire de cet honorable cercle joue pour le bon motif, afin de rembourser les dettes que son père a laissées en mourant. Affligée d'un fiancé peu scrupuleux, l'honnête tenancière sera déçue ne suffisant pas à alimenter un spectacle de cent minutes.

Le moins que l'on puisse dire est que tout cela est très loin d'être passionnant ! Réalisé en 1942 avec des acteurs B et des moyens artistiques C, D ou Z, *La Reine de l'Argent* est loin de nous apporter l'ouvrage pittoresque et coloré que l'on pouvait attendre sur les mœurs américaines des grandes villes naissantes. Quelques bagarres, une maison de jeu animée et assez savoureusement croquée ne suffisent pas à alimenter un spectacle de cent minutes.

Priscilla Lane est très gentille, mais enfin... George Brent est un sympathique gaillard, mais tout de même... Bruce Cabot, Eugene Pallette, Lynne Overman. Oui, oui, oui, c'est très honorable, mais il n'y a pas de quoi s'énerver.

R. R.



Ne manquez pas...

Le Carrefour de la mort (un mouchoir, Am.). — Dernière étape (les camps de concentration, Pol.). — Hamlet (par Laurence Olivier, Ang.). — Le Massacre de Fort Apache (un western de Ford, Am.). — Olivier Twist (par David Lean, Ang.).

Allez voir...

Appelez Nord 777 (policière authentique, Am.). — L'Armure volante (Fantaisie burlesque, Fr.). — Le Chariot de Parme (Stendhal à l'écran, Fr.). — Le Criminel (Orson Welles, Am.). — Dédé d'Anvers (Une aurore, Fr.). — D'Homme à l'homme (émouvant, Fr.). — Femme ou Maître (drame classique, Am.). — Huit heures de suris (un homme tragique, Ang.). — Le Mur invisible (l'antisémitisme aux Etats-Unis, Am.). — Les Pieds Nickelés (burlesque, Fr.).

Pour passer le temps...

Bonne à tout faire (vaudeville, Am.). — Un fou s'en va en guerre (Danny Kaye, Am.). — La Vie est belle (comédie de Capro, Am.).



Sorcière, sabbat, orgie...

GUILMETTE BABIN a été baptisée au vouvray

C'EST dans le Périgord que Guillaume Radot a réalisé toutes les scènes d'extérieur de *Le Destin exécrable de Guillemette Babin*, mais c'est à Tours que vient d'avoir lieu la « première mondiale » de ce film. Le metteur en scène, les principales interprètes Helena Bossis et Jacky Flint, ainsi que de nombreux journalistes parisiens, assistaient à ce gala donné en présence de toutes les autorités locales. Maurice Gargon, auteur du roman d'où est tiré le film, ne put assister à la soirée... ni participer aux nombreuses visites de caves qui précéderont la projection.

En effet, les chais de Vouvray, de Montlouis, de toute cette charmante Touraine où le vin et la poésie coulent à flot, s'étaient mis sur leur trente et un pour recevoir les « gens du cinéma ». A minuit, un souper réunit dans la grande cave de Vouvray cinéastes, journalistes et personnalités tourangelles. Et comme il faut toujours à ces sortes de réjouissances la note comique, ce fut une jeune artiste parisienne, parfaitement inconnue de tous d'ailleurs, qui la fournit. Elle était venue de Paris on ne sait trop pourquoi. Elle était là au départ du car ; alors... Comme on lui demandait ce qu'elle avait fait au cinéma, elle dit :

— Oh ! je n'ai tourné que de toutes petites choses !

— Dans quels films ?

— Dans *Quoi des Orfèvres*. Vous savez, à un moment, Charles Dullin regarde des photos. Eh bien ! l'un de ces portraits, c'est moi !...

R. P.

La semaine prochaine, nous vous donnerons des nouvelles du

GRAND PRIX DU SCENARIO POUR ENFANTS

PUISQUE je reprends aujourd'hui, mes chers amis, ces conversations hebdomadaires qui sont le sel de ma vie d'écrivain, sachez bien que, tout au long de ces semaines où des circonstances indépendantes de ma volonté (formule bien usée mais, en l'occurrence, fort exacte) ne m'ont pas permis de dialoguer avec vous, je n'ai pas oublié vos lettres... Et je tiens, en particulier, à donner tout l'écho qu'elles méritent aux très nombreuses missives que m'ont values l'enquête : Le cinéma mène-t-il les enfants en prison ? (1).

Au nombre des correspondants qui m'ont écrit à ce sujet, il s'avère que le problème a sérieusement « accroché » nos lecteurs : c'est donc un véritable « complément d'enquête » que je vais entreprendre avec la collaboration amicale et compétente de Raymond Barkan. Disons tout de suite que les conclusions n'en seront pas très différentes de celles qui découlaient des opinions exprimées par les personnalités éminentes précédemment interrogées.

Quels sont les films nocifs ?

DONNONS tout d'abord la parole aux « alarmistes » — à vrai dire en écrasante minorité — qui attribuent à certains films une nocivité de première importance.

M. N. Heuclin, de Maubeuge, se fait l'interprète de l'association Film et Famille, dont il est le correspondant local, et nous adresse un fort intéressant imprimé où s'exprime le programme de cette association :

Nous nous proposons d'abord, déclare M. Heuclin, de favoriser les meilleurs films et d'entreprendre l'éducation cinématographique du public. L'influence du septième art sur la jeunesse est une de nos préoccupations, mais il faut regretter que les moyens dont nous disposons soient insuffisants. Ainsi, l'an dernier, pour interdire l'entrée de la salle aux moins de seize ans, pour « La Bête humaine », nous avons dû faire de nombreuses démarches... Pour « Le Diable au corps », nous n'avons rien pu faire...

Notre correspondant, qui semble avoir des idées fort précises sur le genre de films nuisibles à la jeunesse, prend vigoureusement à partie l'un de nos confrères qui a manifesté quelque satisfaction de la reprise de « Pépé le Moko ». Et si je suis bien d'accord avec M. Heuclin lorsqu'il termine sa lettre par une attaque incisive contre les publications d'un caractère pornographique, je dois lui dire en toute honnêteté que, tout en étant convaincu que les intentions de l'association Film et Famille sont pures, je crains fort que les moyens employés pour les réaliser soient dangereusement empreints d'une certaine étroitesse d'esprit... J'ai été fort sensible aux édiculations que vous adressez à l'Ecran français, cher monsieur Heuclin, et je forme des vœux pour que ma franchise — brutale mais loyale — ne lui donne pas votre sympathie.

M. Henri Jossa, à Montgeron, est aussi net que laconique dans sa réponse : Le cinéma comporte-t-il des dangers pour la jeunesse ? Incontestablement oui, et ce pour les raisons que R. Barkan a lui-même exposées. Comment les éviter ? Selon moi, tous les films de long métrage devraient, avant leur mise en exploitation commerciale, être présentés à une commission composée d'éducateurs, de médecins et de pères de famille qui classeraient les films en deux catégories : visibles par tous, interdits aux moins de seize ans. Les directeurs de salles ne se conformant pas à ces prescriptions seraient passibles de peines allant de l'amende à la fermeture temporaire de leur établissement.

A la condition toutefois que les producteurs et les auteurs de films puissent se faire les avocats de leurs réalisations devant la commission préconisée, la suggestion de M. Jossa paraît digne de considération. Mais le problème est si guère plus complexe et exige des solutions beaucoup plus nuancées qu'il ne semble le supposer. En admettant que le cinéma présente réellement de graves dangers, la seule interdiction aux « moins de seize ans » serait-elle suffisante à les éviter ?

(1) Voir L'Ecran français numéros 160, 161, 162-163, 164-165 et 166.

Prête-moi ta plume

Censure et censure...

PLUSIEURS de nos lecteurs, s'appuyant sur des exemples précis, s'inquiètent précisément des réactions provoquées par certains films sur de tout jeunes enfants, réactions concernant davantage au reste le plan psychologique que le plan moral.

Mlle Suzy Lavison, à Aix-en-Provence, se réfère à ses propres souvenirs d'enfance en nous écrivant :

J'avais huit ans, Maman m'a menée voir deux films dont le souvenir n'est pas près de disparaître. Le premier est « Le Docteur Cornelius » et le deuxième une histoire de « Sherlock Holmes contre le Pistolet ». Dans « Le Docteur Cornelius », il y avait, entre autres accessoires de l'épouvante, un masque blanc qui a hanté mes nuits et qui m'a fait faire les plus affreux cauchemars. Mais, après le second film, j'étais complètement malade, car une période de dépression nerveuse a succédé et je n'avais qu'une idée en tête : me suicider ! Combien d'autres enfants n'ont-ils pas eu les mêmes bouleversements ! Pourquoi ces films hallucinants n'ont-ils pas été interdits ? Et Mlle Lavison s'insurge contre la censure qui préfère s'attaquer à « Clochemerle » ou à « Diable au corps » au lieu de porter son attention sur les films susceptibles d'entraîner les effets qu'elle a expérimentés.

Sans doute s'agit-il, en l'occurrence, de films nullement destinés à un auditoire enfantin. Mais M. Pierre Léchandel, à Verdun, corrobore le point de vue de Mlle Lavison en s'en prenant à un film dont le climat moral pourrait sembler, « a priori », de tout repos :

Jusqu'à présent, j'étais persuadé que de nombreux films sexuels ou criminels devraient être interdits aux jeunes. Mais j'en aurais jamais supposé que certains autres, d'apparence anodine, pouvaient, eux aussi, « abrutir » leur esprit. J'en ai eu pourtant la preuve hier devant « Targan à New York ». La charge d'un fauve contre le petit John Sheffield, l'attaque des sauvages, l'incendie de la jungle, etc., ont agi d'une façon indélébile sur un garçon d'environ sept ans qui était à mes côtés. Lorsque ces scènes (qui sont pourtant d'une bonne ambiance morale et constituent un divertissement sain et agréable pour les adultes) se déroulaient, il entrait dans des transes atroces et poussait des cris d'une sauvagerie dépassant toute imagination. Chaque fois, sa mère le rappelait à l'ordre. Mais, bien entendu, ils sont restés jusqu'à la fin de la séance.

J'estime que cette femme a montré là une naïveté et une inconscience coupables. M. Léchandel conclut : J'ai l'impression qu'en prohibant certains films aux moins de seize ans, les commissions de censure ne s'adressent guère qu'à ceux qui ont l'âge de raison. Mais elles semblent ignorer que, malheureusement, les enfants de quatre, cinq et six ans fréquentent également les salles obscures. Pour ceux-là, seul le mot « frayeur » a une importance capitale dans le domaine cinématographique !

Sans doute les témoignages comme les conclusions de ces deux lettres sont-ils fort précieux à notre enquête. Mais il serait dangereux de généraliser. Il est assez probable que Mlle Lavison, comme le garçonnet cité par M. Léchandel, sont dotés d'une nature spécialement impressionnable. Sur le terrain psychique, comme sur le terrain moral, il importe d'avancer avec une grande circonspection.

Vive la bagarre !

A CET égard, Mme R. Lemale, à Thiais — dont la contribution à notre débat sur la couleur a été, hélas ! une peu trop tardive pour être publiée — m'adresse une réponse si remarquablement lucide que je regrette de ne pouvoir la publier intégralement :

Il faut d'abord faire la différence entre garçons et filles. Le danger n'est pas le même pour les uns et les autres. Parlons des filles. Je ne recommanderais pas pour elles « Le Diable au corps », mais je ne crois pas que la sensualité d'un film soit un danger pour une petite fille normale, dont les sens sont encore loin de l'éveil. Ce qu'elle peut y voir est bien peu à côté de ce qui peut satisfaire ailleurs sa curiosité. Ce qui est dangereux, à mon avis, c'est la vie de luxe et de plaisir qui accompagne inévitablement l'amour dans les films de basse qualité. Les garçons ? Les questions de sexe sont sans effet sur eux. Les baisers provoquent toujours leurs rires. Les crimes sont évidemment très mauvais pour les enfants anormaux ou dévoyés et indéniablement aussi pour les autres. J'ai pourtant entendu un garçon de douze à treize ans dire, après avoir vu « Crime et Châtiment » : « Eh ! bien, moi, j'en aurais jamais le courage de tuer ! » N'est-il pas admirable que cet enfant ait compris la véritable moralité de cette œuvre ? L'impossibilité psychologique pour un assassin de jouir de son crime, je ne conclus rien, mais

je crois que le crime, vu de très haut comme c'est le cas pour « Crime et Châtiment », peut aiguiller le jeune esprit vers des idées qui le détournent du crime même, ce qui n'est pas le cas pour les films policiers qui, d'autre part, familiarisent dangereusement l'enfant avec la pègre. Mais ce qui est le plus mauvais pour le garçon, c'est ce qu'il préfère : la bagarre. Dans la salle, dès le premier coup de poing, la crise d'hystérie commence. J'ai parlé d'hystérie, je maintiens le mot car je crois là qu'il y a une manifestation plus physiologique que psychologique. Les médecins spécialistes du système nerveux devraient aller observer sur place ce phénomène. Mme Lemale remarque au reste que cette sorte de frénésie collective n'est pas limitée aux films de pure action, dont la « bagarre » est le piment essentiel. Il se produit devant les films animés des plus nobles intentions. J'ai vu la scène de frénésie dont je vous ai parlé devant « Les Croix de Bois ». Le plaisir était à son comble à chaque homme qui tombait. Français ou Allemand ! Ce qui est une confirmation de la cause physique de ces manifestations. Le problème est donc bien difficile à résoudre, sinon insoluble. Je crois que si l'on voulait faire un répertoire des films pouvant être vus par les enfants, avec la meilleure volonté du monde, on y mettrait les plus mauvais. Faire des films spécialement pour les enfants ? La tâche me paraît gigantesque. Songez qu'on envoie au cinéma des enfants de quatre à cinq ans ! Il y aurait donc trois âges à satisfaire, comme au temps de mon enfance, trois catégories de journaux enfantins.

Mme Lemale s'interdit modestement de conclure. La plupart de ces réflexions rejoignent celles des compétences sur la question. Mais ne s'inquiète-t-elle pas outre mesure des réflexes des gamins devant les films de « bagarre » ? Ne sont-ils pas identiques devant un match de football ou un ring de boxe ?

(à suivre)
L'ami Pierrot

PETIT COURRIER

♦ Michel Raymond. — Henri Decoin, ancien journaliste sportif, fut scénariste avant d'aborder la mise en scène. Il a notamment écrit le scénario de *Le Roi de la pédale*, *Hotel des étudiants*, *La Dernière Heure*, *Un Soir de rafle*, *Le Chant du marin*, il a réalisé *Toboggan*, *Les Bleus du ciel*, *Le Domino vert*, *Mademoiselle mère*, *Port-Arthur*, *Abus de confiance*, *Retour à l'aube*, *Battements de cœur*, *Le Premier rendez-vous*, *Les Inconnus dans la maison*, *Marriage d'amour* (non signé). Le Bienfaiteur, *L'Homme de Londres*. Je suis avec toi, *La fille du diable*, supervisé il a écrit *Une fois et Le Café du Cadran*, réalisé de nouveau : *Non Coupable*, *Les Amants du Pont Saint-Jean*, *Les Amoureux sont seuls au monde*, *Jean Delannoy* est le metteur en scène de *Une Voie irrésistible*, *Club de femmes*, *La Vénus de l'or*, *Le Diamant noir*, *L'Enfer du feu*, *Filères*, *L'Assassin à peur la nuit*, *Pont-arrat*, *L'Eternel retour*, *Le Bossu*, *La Part de l'ombre*, *La Symphonie pastorale*, *Les Jours sont faits*, *Aux yeux du souvenir*, *Quant à Louis Dequès*, il fut l'assistant de Duvivier pour *Pépé le Moko* et de Grémillon pour *Remorques* ; il est l'auteur de *Nous les gosses*, *Madame et le mort*, *Le Voyageur de la Toussaint*, *Premier de cordée*, *Patricie*, *Les Frères Bouquignault*, *Le Point du jour*, *The strange love of Martha Ivers* : scénario de Robert Rossen, d'après une nouvelle de Jack Patrick. *The Overlanders* : Harry Watt lui-même. *Monsieur Vincent* : scénario et adaptation de Jean Anouilh et de Jean Bernard Luc, dialogues de Jean Anouilh. *You'll never get rich* : scénario de Michel Fessler et Ernst Pagan. *Strange Love of Martha Ivers* a été réalisé par Lewis Milestone.

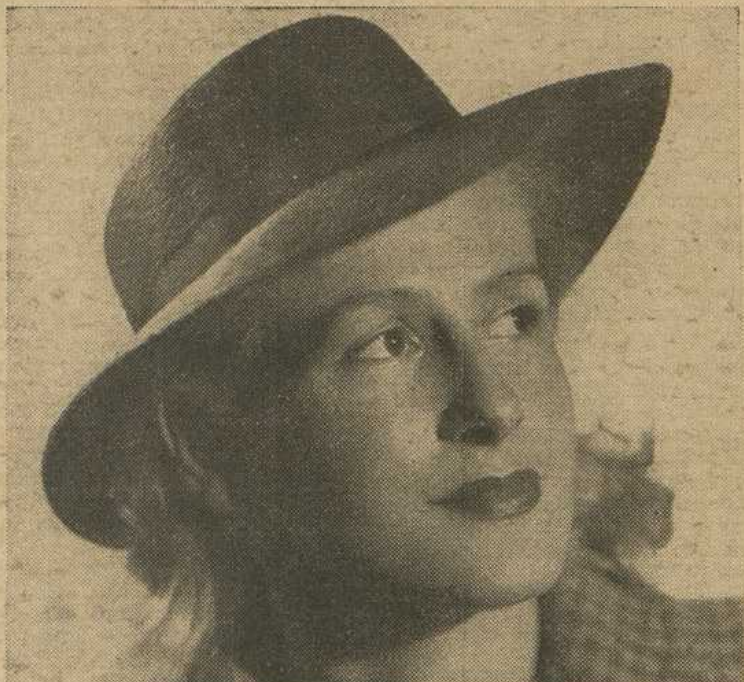
♦ X... Paris. — Cher ami, qui vous cachez sous une signature anonyme et qui désirez voir des erreurs à ou il n'y en a pas, je suis navré de vous dire que *La Grande Illusion* avait deux directeurs de la photographie : Christian Matras et Claude Renoir. Quant à *Maria Chapdelaine*, je regrette infiniment... mais le film de Duvivier fut éclairé par Jules Kruger et Georges Péraud (et non Thillard). Sans rancune... *Le Démon de la chair*, contrairement au générique qui a paru dans l'Ecran français lors de la sortie de ce film, a été réalisé par Edgar Ulmer (et produit par Jack Chertock). *Isidore Delight* fut mis en scène par Clarence Brown. *Juarez* : réalisation de William Dieterle. *La Patronne de l'aube*, version 1938, est de Edmund Goulding. Je ne connais pas le film *The Miracle*.



(Photo Keystone)

JAN

★ Chapelier de grande classe ★



- ♦ « VAL D'ISERE ». Petite capeline en feutre 2.100 fr. En diamant 2.500 fr. Les plus beaux taupés ont chez JAN
- ♦ NOS PRIX : 750 à 4.200 francs correspondent à des chapeaux feutre véritable.
- ♦ GRACIEUSEMENT, nettoyage-coup de fer de votre chapeau JAN. Sans frais, sur demande, l'Album « AUTOMNE 49 » : 48 photos.

PARIS-VIII
14, rue de Rome



MARSEILLE
10, rue Paradis

COIFFURES NOUVELLES PIERRE & CHRISTIAN "Faubourg Saint-Honoré"



- CE PORTRAIT vous plaît par l'allure générale de la Coiffure, mais aussi par sa présentation soignée, agréable.
- CET ASPECT INCOMPARABLE est dû à l'application de la permanente tiède par PIERRE ET CHRISTIAN.
- CHARME EXQUIS, délicate féminité, tels sont les attraits de la mode actuelle de la Coiffure. PIERRE ET CHRISTIAN vous offrent aussi une sélection de postiches « 48 ».
- A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage) ANJOU 26-08.
- A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VELEZ.

LES PETITES ANNONCES DE L'ÉCRAN FRANÇAIS

- Si vous cherchez du travail.
 - Si vous désirez un logement meublé ou non.
 - Si vous voulez vous débarrasser de votre bibliothèque ou de quelques belles pièces de collection cinématographique dans de bonnes conditions.
- En général pour tous vos besoins, utilisez les PETITES ANNONCES de « L'Écran français ».
- Par la diversité de ses lecteurs, par l'ampleur de sa diffusion, notre journal vous assurera le meilleur rendement.
- Nos petites annonces sont lues partout, par tous.
- Les demandes d'insertion doivent être adressées à L'Écran français, 18, rue du Croissant, Paris (2e), accompagnées de leur montant, 34 lettres, chiffres ou espaces pour une ligne. Les réponses pour les annonces domiciliées au journal doivent être envoyées à L'Écran français, 18, rue du Croissant, Paris (2e) sous double enveloppe cachetée, timbrée à 10 francs, avec le numéro au crayon.

LOCATION MEUBLES

La ligne : 85 fr.

Jeune femme cherche en locat. pet. pavillon ou app. 3 p., cuis., Paris ou banl. sud. Accepterait pet. reprise. Écrire n° 1.724.

SCULPTEUR ch. atelier depuis 8 m. ds. impossibilité trav. Ne dem. que minim. confort. moy. imp. pour période limitée. Achat poss. Récomp. p. renseign. GRAIG, 18, r. H-Barbasse (5e). DAN. 34-79.

J. Fille cherche une ou deux chambres de bonné, même non meublées. Écrire 568.

COURS, LEÇONS, ÉCOLES

La ligne : 85 fr.

Désire prendre à mon domicile, le matin, de 8 à 9 heures, leçons de mathématiques. Écrire 4.829.

Dem. J.F. sus D.G.U., couture, pin-up Mannq. chant, danse, ciné, théat. Lyo-Studio Deris, 77, rue Pigalle

GARDE D'ENFANTS

La ligne : 75 fr.

Prends enfants 2 à 10 a. Bons soins. Ton-deur. Ecluzelles (E-et-Loir).

NOURRICE bon réf. dem. enf. de 2 à 10 ans. S'adresser M. Lecaille, rue de la Bi-gotière, Bonneval (E-et-Loir).

Mén. dem. enf. en garde, part. 5 ans. B. s. Perrot, 7, ch. Rural, Le Pecq (S-et-O.).

OCCASIONS DIVERSES

La ligne : 85 fr.

A vendre studio lit armoire glace 2 portes. Bon état. Ts les jours, à 18 h. 30. DAGES, 306, RUE DES PYRENEES, PARIS-20e.

AUTOGENE, poste complet avec générat. acétyl. et access., 48, rue des Saules.



Tous les programmes de tous les hebdomadaires de radio

LE PLUS COMPLET
LE MOINS CHER
LES MEILLEURES SÉLECTIONS
CHAQUE JEUDI
9 francs CHEZ TOUS LES MARCHANDS

REDACTION : 25, rue d'Aboukir, PARIS-2e
Téléphone : TURBIGO 52-00
ADMINISTRATION - PUBLICITE : 18, rue du Croissant
PARIS 2e - Téléphone GUT 92-50
ABONNEMENT : FRANCE ET UNION FRANÇAISE
Trois mois : 190 fr. - Six mois : 360 fr. - Un an : 700 fr.
ETRANGER : Six mois : 650 fr. - Un an : 1.200 fr.

ECRAN FRANÇAIS

Direction - Rédaction :
25, rue d'Aboukir, 25 - PARIS-2e
Tél. : TUR 52-00
Administration - Publicité :
18, rue du Croissant, 18 - PARIS-2e
Tél. : GUT 92-50

Formule d'abonnement

Je souscris :

Nom

Prénom

Adresse

.....

Déclare souscrire un abonnement

de mois à l'Écran Français.

Règlement par chèque, mandat-lettre ou versement au compte postal Paris 5067-18, 16, rue du Croissant.

N. M. P. P.

Société Nationale des Entreprises de Presse
IMPRIMERIE CHATEAUDUN,
59-61, rue La Fayette, Paris-9e.

Pour tout changement d'adresse, prière de joindre l'ancienne bande et la somme de 20 francs.

Compte C.P. Paris : 5067-78
Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Le Directeur-gérant :
René BLECH

Arrachez-moi, pliez-moi en quatre, conservez-moi.

COMMENT SE SERVIR de ce programme

Dans le choix de films que nous vous proposons, les titres sont suivis de deux chiffres.

Le premier chiffre (en caractères romains) indique l'arrondissement et le second (en caractères arabes), le numéro du cinéma où est projeté le film dans la liste par arrondissement.

Reportez-vous à ces listes que vous trouverez en pages 2, 3 et 4 de ce programme.

TOUS LES PROGRAMMES DES SPECTACLES PARISIENS du 27 octobre au 2 novembre

LES FILMS QUI SORTENT CETTE SEMAINE :

Cité de l'Espérance. Fr. Réal. de Jean Stelli avec René Dary, Anouk Ferjac, Jean Tissier. (Caméo (8e), Empire (17e). — Dieu est mort. Am. Réal. de John Ford avec Henry Fonda, Dolores del Rio, Pedro Armendariz (Colisée (8e), — Yolanda et les voleurs. Am. av. Fred Astaire (Les Portiques (8e), v. o.). — Stage door caneen. Am. av. Katharine Hepburn, Paul Muni, Merle Oberon, George Raft, Johnny Weissmuller (Napoléon (17e), v. o.). — Tourmente. S. Réal. de Alf Sjöberg avec Stig Järrel, Alf Kjellin et Mai Zetterling (Broadway (8e), v. o.). — Cinémonde Opéra (9e), New-York (9e), Gaîté-Clichy (17e), d.). — Nikita. Sov. (Studio de l'Etoile (17e), v. o.). — A partir du 29 : L'armoire volante. Fr. Réal. de Carlo Rim, avec Fernandel (Max-Linder, Paramount (9e), Eldorado (10e), Napoléon (17e). — Bagarres. Fr. Réal. de Henri Calef, avec Maria Casarès, Roger Pigaut et Jean Murat. (Marivaux (2e), Marignan (8e). — Correspondant 17. Am. Réal. de Alfred Hitchcock, avec Joël Mc Crea, Herbert Marshall et Laraine Day (Marbeuf (8e), v. o.). — Ambre. Am. Réal. de Otto Reminger, avec Linda Darnell et Cornel Wilde (Rex (2e), Gaumont-Palace (18e).

L'après-midi, attention aux coupures de courant

VOUS POUVEZ VOIR...

vos artistes favoris...

Abbott et Costello : Deux Nigauds aviateurs (d) (XVII-14, XVII-21, XIX-2, XIX-10, XX-15, XX-21).

Aliberti : Un de la Canebière (X-3).

Jean-Pierre Aumont : Shéhérazade (d) (XIV-8, XIV-18).

Jean-Louis Barrault : D'Homme à homme (I-10, XVIII-9).

Bernard Blier : D'Homme à homme (I-10, XVIII-9).

Pierre Brasseur : Le Secret de Monte-Cristo (XI-9), La Revanche de Baccarat (XI-16).

Maria Casarès : Bagarres (I-7, VIII-19), La 7e porte (XIX-9).

Gary Cooper : La Glorieuse aventure (X-18).

Danielle Darrieux : Ruy Blas (XV-1).

René Dary : Cité de l'Espérance (IX-6, XVII-10).

Linda Darnell : Ambre (I-10, XVIII-9).

Sophie Desmarets : La Revanche de Baccarat (XI-10).

Mariane Dietrich : Les Anneaux d'or (XIII-23).

Douglas Fairbanks Jr. : L'Exilé (VII-1, XIV-1).

Fernandel : La Porteuse de pain (XX-3), L'Armoire volante (IX-19, IX-25, VIII-12, X-5).

Edwige Fenech : L'Aigle à deux têtes (VIII-17, VIII-11).

Errol Flynn : Gentleman Jim (XX-10, XX-19, XIII-11), Les Conquérants (X-10).

Henry Fonda : Dieu est mort (VIII-11, I-5), Le Massacre de Fort-Apache (IX-28).

Pierre Fresnay : Les Condamnés (IX-11, X-2, X-24, XII-1, XVI-2, XVI-3, XVII-32, XVIII-2, XVIII-7, XVIII-13, XVIII-22, XIX-10, XIII-5, XIII-6, XV-5).

Monsieur Vincent (XV-13).

Gary Grant : Honni soit qui mal y pense (I-12, VIII-18), Gunga Din (XVII-15).

Louis Jouvet : Un Revenant (IV-4), Les Amoureux sont seuls au monde (I-13).

Alan Ladd : Défilé de la mort (XVIII-10), Meurtre à Calcutta (VIII-12).

Dorothy Lamour : Mabok (VI-6).

André Luguet : Une jeune fille savait (IV-1, XII-7, XVIII-15, VI-4, XIV-6, XIV-7, XIV-12, XV-8, XV-9, XV-12, XV-14, XV-15), L'Aventure commence demain (XIX-6).

Ginette Leclerc : Passeurs d'or (VIII-21, IX-17, X-4, X-6, X-8, XVI-4, XVI-6, XVI-11, XVIII-2, XVII-3, XVII-9, XVIII-4, XVIII-28), Fiacre 13 (XVII-31, XVII-25).

Dorothy Mac Guire : Le Mur invisible (IX-23).

Claire Maffei : Antoine et Antoinette (XVIII-20).

Jean Marais : L'Aigle à deux têtes (VIII-17, VIII-11), Voyage sans espoir (XVII-30), Ruy Blas (XV-1).

Georges Marchal : La 7e porte (XIX-9), Torrents (V-8), La Figure de proue (X-13, X-19, XI-2, XX-7, XI-8, XI-15, XII-3, XII-4, XII-8, XII-13, XIX-3, XIX-6, XX-7, XX-14, XX-18, VII-3).

James Mason : Huit heures de sursis (VIII-15), Le septième voile (VIII-9).

Victor Mature : Carrefour de la mort (XX-6, XX-11, XX-16, V-4), Tumak, fils de la jungle (I-6, IX-20).

Paul Meurisse : Sergil et le dictateur (VIII-23, IX-5), Colonel Durand (IX-33).

Maria Montez : Ali Baba et les 40 voleurs (XVI-9, XVII-6, XVII-19, XIV-14, XV-10, XV-17, XV-18), L'Exilé (VII-1, XIV-1), Tanger (XIII-2).

Gaby Morlay : Un Revenant (IV-4).

Robert Newton : Oliver Twist (VIII-13, IX-1, IX-14), Huit heures de sursis (VIII-15).

Gregory Peck : Le Mur invisible (IX-23), La Vallée du jugement (XV-7).

François Perier : Une jeune fille savait (IV-1, XII-7, XVIII-15, VI-4, XIV-6, XIV-7, XIV-12, XV-8, XV-9, XV-12, XV-14, XV-15), Un Revenant (IV-4).

Roger Pigaut : Antoine et Antoinette (XVIII-20), Bagarres (I-7, VIII-19), Les Condamnés (IX-11, X-2, X-24, XII-1, XVI-2, XVI-3, XVII-32, XVIII-2, XVIII-7, XVIII-13, XVIII-22, XIX-10, XIII-5, XIII-6, XV-5).

Gérard Philippe : Le Diable au corps (IV-3).

Micheline Presle : Boule de suif (XI-5, XIV-17), Le Diable au corps (IV-3).

Eleanor Powell : Broadway qui danse (IX-15), Swing Circus (VIII-10, IX-30, XVIII-11).

Tyrone Power : Le Fil du rasoir (XV-16).

Madeline Robinson : La Grande Maguet (XIII-4).

Madeline Robinson : Le Carrefour des passions (III-6, III-8, IX-2, X-12, XVI-8, XVI-10, XVII-5, XVII-7, XVII-26, XVIII-28), Prisons de femmes (XIV-19).

Louis Salou : Boule de suif (XI-5, XIV-17), Carrefour du crime (X-15, X-21).

Simone Signoret : Dédée d'Anvers (V-5, XIV-20).

Madeline Sologne : La Figure de proue (X-13, X-19, XI-2, XI-7, XI-8,

XI-15, XII-3, XII-4, XII-8, XII-13, XIX-3, XIX-5, XX-7, XX-14, XX-18, VII-3).

XX-18, VII-3). Une grande fille toute simple (IX-8).

Barbara Stanwick : L'Orchidée blanche (XI-6).

James Stewart : La Vie est belle (IV-5, IX-29, X-23, XI-18, XX-4, XX-9, VI-5, XII-9), Appelez-moi 777 (XVII-17).

Frank Sinatra : Essai à Hollywood (VIII-20, IX-18, XVIII-17).

Robert Taylor : Johnny, roi des gangsters (XV-3).

Orson Welles : Le Criminel (XV-19).

Loretta Young : Le Criminel (XV-19), Honni soit qui mal y pense (I-12, VIII-18).

...vos réalisateurs préférés

Yves Allégret : Dédée d'Anvers (V-5, XIV-20).

Claude Autant-Lara : Le Diable au corps (IV-3).

Frank Capra : La Vie est belle (IV-5, IX-26, X-23, XI-18, XX-4, XX-9, VI-5, XII-9), Arsenic et vieilles dentelles (IX-12).

Maurice Cloche : Monsieur Vincent (XV-13).

Jean Cocteau : L'Aigle à deux têtes (VIII-17, VIII-11), Ruy Blas (XV-1).

Walt Disney : Bambi (XVI-5, XVII-24, XVIII-3, V-7, VI-2, VI-8, VII-5, VII-6, XIII-12, XIII-13, XIII-14, XIV-9).

Jean Dréville : La Bataille de l'eau lourde (XIX-4).

John Ford : Dieu est mort (VIII-11, I-5), Le Massacre de Fort-Apache (IX-28).

Paul Grimault : Le Petit Soldat (I-10, XVIII-9).

Henry Hathaway : Carrefour de la mort (XVIII-10), X-6, XX-11, XX-16, V-4).

Alfred Hitchcock : Correspondant 17 (VIII-18).

Wanda Jakubowska : La Dernière Etape (VIII-5).

Christian-Jaque : Boule de suif (XI-5, XIV-17), D'Homme à homme (I-10, XVIII-9), Le Voyage sans espoir (XVII-30), Un Revenant (IV-4).

Ella Kazan : Le Mur invisible (IX-23).

David Lean : Oliver Twist (VIII-13, IX-1, IX-14).

Laurence Olivier : Hamlet (VII-3).

Jean Renoir : Le Journal d'une femme de chambre (XX-11, VI-3).

Vittorio de Sica : La Porte du ciel (I-2).

André Swoboda : La Septième Porte (XIX-9).

Orson Welles : Le Criminel (XV-19).

POUR TOUS LES GOÛTS

COMEDIES

A Cor et à cri (XV-11), Les Anneaux d'or (XVIII-23), Bichon (III-5, III-7, XI-3, XII-9, XII-11, XIII-1), Bonne à tout faire (VIII-14, XVIII-27), Cagay aux rossignols (XIX-14), La Femme aux deux visages (XII-12), Honni soit qui mal y pense (I-12, VIII-18, jusqu'à 28), Une jeune fille savait (IV-1, XII-7, XVIII-15, VI-4, XIV-6, XIV-7, XIV-12, XV-8, XV-9, XV-12, XV-14, XV-15), La Vie est belle (IV-5, IX-26, X-23, XI-18, XX-4, XX-9, VI-5, XIII-9).

BURLESQUES

Les Aventures des Pieds-Nickelés (XII-10, XVIII-18, XX-4, XIX-14), Deux Nigauds aviateurs (XVII-14, XVII-21, XIX-2, XIX-10, XX-15, XX-21), Un Fou s'en va-t'en guerre (VIII-22).

COMEDIES DRAMATIQUES

Ambre (I-10, XVIII-9), à partir du 29, Antoine et Antoinette (XVIII-20), Cité de l'Espérance (IX-6, XVII-10), Femme ou maîtresse (XIV-3), Gentleman Jim (XX-10, XX-19, XIII-11), Le Journal d'une femme de chambre (XX-11, VI-3), Le Maître de forges (XVIII-1, XX-5).

DESSINS ANIMES

Bambi (XVI-5, XVII-24, XVIII-3, V-7, VI-2, VI-8, VII-5, VII-6, XIII-12, XIII-13, XIII-14, XIV-9), Le Petit Soldat (I-10, XVIII-9), jusqu'à 28.

AVENTURES

Ali Baba et les quarante voleurs (XVI-9, XVII-6, XVII-19, XIV-14, XV-10, XV-17, XV-18), Les Aventures de Taran à New-York (XVII-4), Les Conquérants (X-10), L'Exilé (VII-1, XIV-1, XIV-13), Fiacre 13 (XVII-31, XVIII-25), Rant (X-10), L'Exilé (VII-1, XIV-1, XIV-13), Gunga Din (XVII-15), Mabok (VI-6), Le Fil du rasoir (XV-16), Le Diable au corps (IV-3), La Reine de l'argent (XVII-22), La Revanche de Baccarat (XI-10), Le Secret de Monte-Cristo (XI-16, XI-9, XVII-23, XVIII-14), Le Sorcier noir (IX-13, XVIII-16, XVIII-19), Tumak, fils de la jungle (I-6, IX-20).

(Suite page 4 des programmes.)

“ L'ÉCRAN français ” le moins cher, le plus complet,
EN VENTE PARTOUT ; 15 fr. DES HEBDOMADAIRES DE CINÉMA

L'ÉCRAN français
L'HEBDOMADAIRE
INDÉPENDANT
DU CINÉMA
A PARU CLANDESTINEMENT
JUSQU'AU 15 AOÛT 1944

ne pouvoir garantir à nos lecteurs
nt communiqués.

Le film d'Ariane

LE premier soin d'un fonctionnaire accédant à un grade supérieur est, c'est bien connu, de rédiger une note de service à l'adresse de ses nouveaux subordonnés. Après cela, il peut, d'un cœur léger, s'adonner pendant quelques mois à la rédaction des fameux états : néant.

M. David Henley, directeur artistique de la toute puissante Organisation Rank, doit avoir connaissance de cette règle immuable. Il vient donc de rédiger, à l'intention des aspirants vedettes de cinéma, une note de service qui vaut son pesant d'organisation.

L'idoine et l'adéquat

C'EST en dix points, comme il se doit, que notre bon David donne ses ordres à ses futures recrues. Et que ça saute !

Pour faire du cinéma, pose-t-il en premier principe, il faut avoir une expérience théâtrale (c'est comme on vous le dit) et ne pas se préoccuper de son « genre » : la personnalité s'acquiert avec l'expérience (l'expérience de ne pas en avoir — de personnalité — bien sûr...)

Et M. Henley de poursuivre sur le même ton. Ce conseil, par exemple : « Toujours penser à la façon dont on marche jusqu'à ce que cette habitude soit devenue une seconde nature. » Des fois que, si vous marchiez à cloche-pied ou sur les mains, vous ne vous en aperceviez pas.

Mais, le fin du fin, c'est la condition n° 7 : « Posséder une taille adéquate, en moyenne 1 m. 80 pour les hommes, 1 m. 63 pour les femmes. » Et d'ajouter : « Ceci est particulièrement important lorsqu'on débute. » Après, bien entendu, vous pouvez reprendre votre taille normale !

Heureusement, M. Henley admet quelques exceptions à ses « dix commandements ». Des exceptions de rien du tout : Jean Simmons et Vivien Leigh, par exemple... Une paille !

On le savait déjà

IL n'y a pas que les vedettes qui visitent Paris. Un communiqué diffusé par la succursale française d'une importante compagnie américaine nous a annoncé l'arrivée des deux dirigeants de cette société : MM. Cohn et Mc Conville (les deux font la paire).

Et de terminer l'information par cette phrase délicate : « Souhaitons à MM. et MMmes Cohn et Mc Conville un heureux séjour en France, où les films X se sont assurés une place prépondérante sur le marché cinématographique. »

Quand c'est nous qui le disons, on nous accuse de parti pris. Nous citons simplement nos auteurs. Pas si Cohn que ça, croyez-le bien.

Avé les pompom...

UNE feuille confidentielle qui s'intitule « hebdomadaire de défense du cinéma » me prend à partie pour avoir déploré que, dans la liste des 10 meilleurs metteurs en scène de l'année dressée par les critiques américains, ne figure pas un seul Français.

Il paraît, d'après cette feuille, que c'est justice, « les metteurs en scène français ne s'étant pas particulièrement distingués au cours de l'année. »

C'est, me semble-t-il, manquer... d'objectivité (je pèse mes mots). Car, les films français qui « auraient » pu passer aux Etats-Unis en 1947-48 sont précisément ceux qui nous ont valu tant de lauriers, l'an dernier, dans tous les festivals internationaux, aussi bien à Locarno, à Bruxelles ou à Venise qu'à Cannes. Et c'est bien pour cela que j'avais cité, entre autres, *Quai des Orfèvres*.

Mais il paraît qu'il est déplacé, mal-séant et bête ment « nationaliste » de vouloir défendre le cinéma français. La feuille en question s'en garde bien. Sur neuf photographies illustrant son dernier numéro, deux seulement sont françaises, cinq américaines, une anglaise et une italienne. Cela explique certaines positions... et certain papier glacé. Car, pour être « objectif », on n'en est pas moins gourmand... Et l'on hurle avec les loups.

Saint Eric, p. p. n.!

IL paraît aussi, toujours d'après le même tract, que Jean Thénaut a été très incorrect, dernièrement, dans ces colonnes, avec M. Eric Johnston, pape d'Hollywood, qui ne nous veut que du bien et « dont le libéralisme ouvre des débouchés aux Etats-Unis aux films français. » Et de réparer ce sacrilège par des dévotions multipliées.

Mais, hélas, Jean Thénaut n'a pas été seul à « fustiger les tendances impérialistes et envahissantes du film américain. » Ecoutez plutôt :

« J'estime que nous nous trouvons devant un véritable « contingentement invisible », et qu'aucun effort sérieux n'a été entrepris par les dirigeants de l'industrie cinématographique américaine pour projeter nos films dans les salles qu'ils contrôlent. Je suis persuadé que, si le public américain avait la possibilité de voir nos productions dans une mesure raisonnable, les cinémas américains n'auraient nullement lieu de se plaindre et il en résulterait d'appréciables bénéfices matériels. »

En 1945, les dirigeants de l'industrie cinématographique américaine m'ont affirmé, à maintes reprises, que les marchés canadien et américain étaient virtuellement les mêmes. Je ne puis que répéter que, si les recettes de nos films aux Etats-Unis étaient proportionnelles à celles que nous enregistrons au Canada, nous recevions

juste cent ans, le dernier disparaissait. — 8. Camille les trouvait froides. Prénomme une artiste italienne. — 9. Possession partagée. Circula en Chine. — 10. Ses cuisses sont particulièrement recherchées.

VERTICALEMENT. — I. Dans le vinaigre. — II. Qualité d'un Paulo. Soir troublé. — III. Race orgueilleuse. — IV. Arteries principales. Il faut savoir le dire. — V. Petit artisan. Rétribue Pedro Armendariz. — VI. Lettres de Nungesser. De force majeure. VII. Armée démodée. Voyelles. Son double est gouailleux. — VIII. Est à la fois palais, couvent et nécropole. — IX. Légumineuses. Petit ruisseau qui remonte à sa source. Dans la Méditerranée. — X. Ni à toi, ni à moi. Influence.

SOLUTION

DU PROBLEME PRECEDENT

HORIZONTALEMENT. — 1. Psychologie. — 2. Rude. Navale. — 3. Immatériels. — 4. Saëns. Idole. — 5. Ours. Age. — 6. NR. Aso. Gam. — 7. Natalité. SD. — 8. Albe. Ram. — 9. Erli. Ma. En. — 10. Reconnaissance.

VERTICALEMENT. — I. Prisonnier. — II. Sumatra. Ré. — III. Yemen. Talo. — IV. Céans. Alto. — V. TS. Albin. — VI. One. Asin. — VII. Larigot. Ma. — VIII. Guide. Brat. — IX. Gask. — X. Illigisme. — XI. Es. Ondine.



— Silence, on tourne ! —

beaucoup de millions de dollars des U.S.A. »

« Je désire toujours arriver à un accord, mais je doute que nous puissions réussir à moins que les dirigeants de l'industrie de Hollywood acceptent, comme un fait, l'existence, chez nous, d'une industrie cinématographique bien établie et qu'il faut traiter comme telle... »

« Je suis persuadé qu'il ne peut y avoir ni paix ni entente véritable entre ces deux industries, à moins que nos productions ne soient davantage exploitées aux Etats-Unis, chose qui n'existe pas actuellement. »

Qui parle ainsi ? Quel est le suppôt de Satan qui ose dire aussi crûment des

choses aussi désagréables à M. Eric Johnston ? Tout simplement M. Arthur Rank, magnat du cinéma britannique. Un homme dont la feuille que je citais plus haut n'oserait certainement pas mettre en doute la parole (ne lui consacre-t-elle pas un long article dans son dernier numéro ?).

Or, il se trouve que M. Rank dit la même chose que nous. Car le « contingentement invisible » atteint, vous le pensez bien, les films français aussi bien que les films anglais.

Nous n'avons donc que constaté un état de fait. Mais cela même n'est pas permis. De quel côté est la mauvaise foi ?

Croquis à l'emporte-tête

JUNIE ASTOR

NON, elle n'est pas Junie, ce froid prénom de tragédie. Pas plus Rolande qui a l'unique avantage d'être son vrai prénom. Non, elle est Natacha, cette petite fille des Bas-Fonds qui prenait des claques, qui avait le sourire de la douleur et cet air de folie douce que donne parfois la misère. Natacha si pure et si prête à s'offrir, si secrètement et si spontanément amoureuse. Et elle est aussi Nathalie de L'Eternel Retour, Nathalie la brune, Nathalie la noire, perverse, profonde, méchante, avec des griffes dans chaque parole. Elle a joué une foule de rôles, surtout dans des films policiers parce que les producteurs se réfèrent à leurs fiches, qu'ils ne cultivent pas leurs vedettes, et que, à côté de « Astor » on doit lire « films policiers ou d'aventures ». Pourquoi ?

Mystère des classifications. Les vedettes ne sont-elles plus que des fleurs de botanique avec des noms latins et des numéros ? Si Junie Astor a droit de vie dans les mémoires des spectateurs, c'est parce que ses créations de Natacha et de Nathalie lui ont permis de se dépasser par ce magnifique phénomène de l'instinct se jouant de l'impossible. Car Junie Astor est de ces acteurs qui ne réfléchissent pas. A quoi bon penser son rôle puisque, devant la caméra, soudain, tout change, puisque d'autres gestes surviennent, puisque le personnage nouveau surgit comme un diable de sa boîte à surprise. Elle a simplement besoin de se mettre « dans l'ambiance » comme un musicien de jazz. Pour Adrienne Lecouvreur, elle a passé des journées au Louvre pour reconnaître sur les tableaux les personnages du temps. Pour Les Bas-Fonds, elle a relu Gorki. Pour Du Guesclin, elle était prête à porter le ventre en avant comme les femmes de ce temps-là.

Et cette atmosphère où elle se réfugie par devoir finit par envahir doucement sa vie. Osmose habituelle aux acteurs dont la vie prolonge les rôles. En tournant un rôle d'empoisonneuse, Junie Astor est « en puissance » capable d'empoisonner quelqu'un.

Junie Astor commence à vivre par ses yeux qu'elle a presque anormalement grands. Ses yeux dont la couleur n'accroche pas (ils doivent être verts), mais que leur taille rend mystérieux. Ils ressemblent à la fois à une mer en miniature et à une grande amande. Et elle vit ensuite par ses nerfs. Elle a un rire à ressorts, qui fuse dans l'aigu, et au bout d'une phrase sérieuse, les mots pour rire. Comme pour étonner son monde. Aux questions qu'on lui pose elle répond en se dégageant par la boutade. Elle échappe aux assauts de curiosité par des plaisanteries qui ne lui ressemblent pas.

Cette actrice qui a toujours servi des drames — et souvent discutables — a un tempérament naturel de fantaisiste. Elle ne prend pas grand-chose au sérieux, pas même son second métier de propriétaire de salle de cinéma. Elle adore Cary Grant et le poker (le seul jeu où parfois elle gagne). Elle ne croit guère qu'à son métier de comédienne et pendant les prises de vues de Du Guesclin elle a maigri de quatre kilos.

Si elle réussit un jour à tourner un rôle qui lui demande de rire, la partie, pour elle, sera gagnée.

Mais...

LE MINOTAURE.



LES MOTS CROISÉS de Blanchette Brunoy et Yves Vincent

I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII	IX	X
1	E	S	P	A	G	N	O	L	E
2	S	A	R	O	N	G	S		R
3	T	O	U	R	I	S	T	E	S
4	R		S	T	A	R	S		A
5	A	S	S	E	F		E	C	U
6	G	R	I	S		C	O	U	R
7	O	I	E		P	A	I	R	
8	N	O	N	N	E	S		I	S
9			N	O	S		T	A	E
10	G	R	E	N	O	U	I	L	L

HORIZONTALEMENT. — 1. Diminués, se mettent aux fenêtres. — 2. L'amour les porte. Chauffa dur. — 3. Devisent en étranger. — 4. Fille sous d'autres cleux. — 5. Châtia par derrière, retourné. N'ont jamais réglé un cachet cinématographique. — 6. Qualifie un nez. Ne trotte ni ne galope. — 7. Palmipède virginal. Il y a